

chez-soi

n° 12

**Autoconstruction d'un
lieu de vie :**
*L'invention d'un-
chez-soi.*





« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*,
Galilée, 1974, p. 122.

Qu'apprendre de l'autoconstruction ?

Au départ de cet énoncé théorique se trouve la notion de chez-soi, et très vite se pose la question du rôle que joue l'architecture dans la constitution de celle-ci. Il est évident que nous construisons pour des personnes, et pourtant il est souvent difficile pour les habitant.e.s de se constituer un chez-soi dans une coquille vide conçue non pas pour accueillir et permettre l'expression des singularités de chacun.e, mais au contraire standardiser les manières d'habiter.

Afin d'étudier le chez-soi, l'idée de réaliser une enquête de terrain et d'aller à la rencontre d'habitant.e.s s'est très vite présentée à moi, car elle permet d'approcher cette notion non pas pour en généraliser les principes, ce qui aboutirait il me semble à un résultat incomplet et n'abordant pas suffisamment la dimension sensible de ce qu'est l'habité, mais au contraire pour en souligner les singularités et observer, sur un échantillon plus restreint, des manières spécifiques et personnelles d'inventer un lieu de vie à son image.

En observant autour de moi, j'ai assez vite été intéressé par l'autoconstruction, car elle intègre par essence l'habitant.e dans la création de son logement, lui permettant, dans les cas que je connaissais, d'y insuffler sa personne et de le penser à son image, l'affranchissant des carcans préétablis des manières standards d'habiter. La constructrice-habitante ou le constructeur-habitant a alors toute la place d'expérimenter sur la manière dont iel souhaite habiter, ouvrant la route à la créativité de tous. Ainsi, on voit émerger des manières personnalisées de constituer un logement, tant dans ses aspects concrets : matériaux, systèmes constructifs, installations techniques, etc. ; que dans ses dimensions d'organisation : cohabitation, habitat et travail, rangement et soin, etc.

Cet énoncé théorique a donc pour objectif d'analyser, à travers une enquête de terrain auprès de personnes ayant elles-mêmes construit leur lieu de vie, les processus de cette création et en quoi cette approche leur permet ou non de créer, d'inventer un espace qu'elles peuvent appeler « chez moi », et de découvrir ce que l'architecture peut apprendre des pratiques d'autoconstruction pour enrichir sa relation à l'habitant.e. Afin d'obtenir des réponses variées à des problématiques elles-mêmes variées, j'ai tenté de viser pour cette enquête un panel de personnes s'insérant dans des démarches et des contextes différents les uns des autres. Ainsi, nous étudierons des situations rurales et d'autres urbaines, en solitaire, en couple, voisines ou en collectif.

Après un court texte d'apports théoriques sur la notion de chez-soi et ce qui l'entoure, l'autoconstruction et ses enjeux seront introduits, suivis des interviews et reportages photographiques réalisées lors de l'enquête de terrain, avant de finir sur une conclusion traitant non seulement de l'impact de l'autoconstruction sur l'habité, mais également du possible positionnement de l'architecte dans ce genre de processus, et l'intégration des notions abordées dans sa pratique.

MAIRE SOMMAIRE SOMMAIRE SON

5

**LE CHEZ-SOI, UNE
SINGULIÈRE NÉCESSITÉ**

11

***PORTRAITS
D'AUTOCONSTRUCTEUR.
RICE.S***

13



MICHEL

Vivre en bricoleur : le
chantier continu comme
manière d'habiter

17



SANDRA & RAFAEL

Autoconstruction et
réemploi : un art de vivre

21



CAMILLE

Le chez-soi intérieur & le
nomadisme vernaculaire
urbain

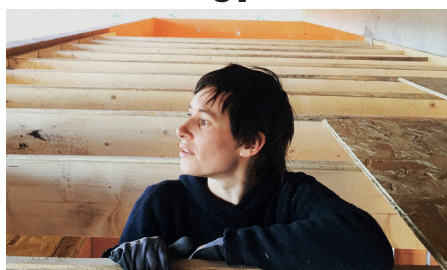
25



YASSINE

L'appropriation collective
et l'arrachement du
déménagement

31



MATHILDE

Co-conception,
co-construction,
co-habitation

37

HABITÉ ET *SINGULARITÉ*

**L'ARCHITECTE ET
*L'AUTOCONSTRUCTEUR.
RICE***

38

FAVORISER *L'HABITABILITÉ*

39

CRÉATIVE *DURABILITÉ*

40

**VERS UNE ARCHITECTURE
*AUTOCONSTRUITE ?***

41

BIBLIOGRAPHIES



Le chez-soi, une singulière nécessité

Si vous demandez à quelqu'un.e « Pour toi, c'est quoi ton chez-toi ? », vous obtiendrez autant de réponses que d'individus.

Chez-soi, c'est ce lieu de vie, de repos, de repas, de réunions comme de solitude, de célébrations, ce lieu où se réfugier ou à ouvrir aux autres, ce lieu accueillant nos moments de joie ou de tristesse, de relaxation ou de stress, c'est le lieu du sommeil, des rêves, ce lieu d'expression de soi, loin du regard des autres. Chez-soi, c'est son lit, sa chambre, son appartement, son immeuble, sa rue, sa ville, son pays¹, c'est soi-même, c'est les autres, l'entourage, la famille, les ami.e.s, c'est une collection d'objets, d'odeurs, de matières, de gestes et de routines. Chez-soi, c'est la différence entre *house* et *home*, entre la maison comme simple bâtiment et la maison habitée et vécue.

La notion de chez-soi implique une relation complexe entre habitant.e et habité, entre une personne et les espaces qu'elle pratique quotidiennement. Il existe beaucoup de processus par lesquels la création d'une telle relation à un ou plusieurs lieux est possible, et il est difficile de généraliser sur cette sensation et ce qui la constitue, tant elle est singulière et propre à chaque individu. Malgré cela, et quelle que soit la forme qu'il prend, le chez-soi a une importance capitale dans nos vies : il est une représentation de soi, une manière de s'insérer dans le monde qui nous entoure, d'y marquer notre place. Dans *L'art d'habiter*, Ivan Illich pose cette simple question : « Où vivez-vous ? ». L'interchangeabilité des termes vivre et habiter est particulièrement révélatrice du caractère essentiel de l'habité dans l'existence humaine : habiter est indissociable du fait d'être, et le chez-soi est le lieu de l'existence.²

Se constituer un chez-soi donc, c'est habiter un espace, sans simplement y passer, y être physiquement ; c'est-à-dire pratiquer l'espace, « en le sillonnant de toutes parts, en le transformant, en l'orientant, en l'organisant, en s'y installant de diverses manières, légères ou brutales, éphémères ou permanentes, en le détruisant aussi...³ ». Habiter, c'est donc se fabriquer une relation avec son lieu de vie, c'est la « familiarité affective » de Paul-Henry Chombart de Lauwe, qui implique une connaissance intime de cet espace⁴. Le moteur de la constitution du chez-soi est l'appropriation, c'est à travers elle que la familiarité se crée. On y infuse un peu de soi, de ses désirs, ses goûts, on le modèle à son image. S'approprier un espace, c'est d'abord y placer ses effets personnels : meubles, livres, vêtements, objets fonctionnels ou babioles décoratives, posters ou autres cartes postales, et tant d'autres encore. Le chez-soi devient une composition de toutes ces choses qui pour une raison ou une autre ont une importance dans notre vie et qui nous suivent à chaque déménagement. Ce sont des artefacts, des petits bouts

1. **Georges Perec**, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974. Cette liste est basée sur le chapitrage d'*Espèces d'espaces* où Perec développe sur « les espaces de notre vie », ce qui résulte en cet enchaînement d'espaces que nous pratiquons au quotidien. « Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. », p. 14.

2. **Ivan Illich**, 1984, « L'art d'habiter », dans *Dans le miroir du passé : conférences et discours, 1978-1990*, traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp, Descartes & cie., 1994, p. 64-75.

3. **Jean-Marc Besse**, *Habiter : Un monde à mon image*, Flammarion 2013, p. 7.

4. **Paul-Henry Chombart de Lauwe**, 1976, « Appropriation de l'espace et changement social », dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. LXVI, janvier-juin 1979, p. 141-150.



d'existence, porteurs de sens, de souvenirs, parce qu'ils nous rappellent un instant de vie, une période perdue, une personne, une maison quittée, comme le suggère Mona Chollet dans *Chez soi*⁵. Ils font partie de notre identité, reflètent nos goûts, ils représentent ce que l'on est, retracent une histoire, comme un petit musée de notre vie.

Rafael, que j'ai interviewé lors de l'enquête de terrain qui suivra, m'a raconté qu'il avait beaucoup déménagé avec sa mère lorsqu'il était jeune, et que leur mobilier les suivait partout où ils allaient :

« *Quand on changeait de maison, on déménageait à chaque fois avec le même mobilier. Donc on avait la même table, les mêmes meubles, tout pareil. Donc on a eu 15 fois la même maison dans des espaces différents. Et ce qui nous arrivait, c'est que t'es assis dans ton lit et tu pars à droite parce que ta vieille commode, elle était à droite. Mais non, en fait, tu viens de changer de maison, ça fait à peine une semaine. Ou si tu te réveilles la nuit, t'es dans le noir, et tu ne sais même pas arriver à ta salle de bain, donc tu ne te sens pas encore chez toi. Tandis que six mois après, tu feras ça endormi, les yeux fermés.*⁶ »

Cette anecdote est assez révélatrice de l'importance que les objets de notre habité ont dans notre perception du chez-soi. Ils permettent de recréer l'impression d'une maison quasiment à l'identique, alors même que l'on a changé d'espace. Ce que l'histoire de Rafael permet également de mettre en exergue, c'est une deuxième dimension de l'appropriation de son habité : les gestes. C'est cette connaissance parfaite de l'espace, en relation avec son corps, qui passe par une pratique quotidienne de celui-ci. En me levant je sais que tous les matins, je sors de mon lit par la gauche, je prends la tasse vide se trouvant sur mon bureau, puis j'ouvre la porte de ma chambre et me dirige vers la cuisine pour me faire un café, je pousse le levier de la machine, prends une capsule dans le pot se trouvant à gauche de la machine et je l'insère dedans, puis j'appuie sur le levier et presse le bouton qui lance le café, je pars ensuite m'habiller le temps que la machine chauffe et fasse couler le café, etc. Ces gestes habituels constituent non seulement une connaissance pratique de tous les éléments qui constituent notre espace, mais aussi une certaine routine, appliquée quotidiennement, qui n'est possible que dans ce lieu, comme il est organisé. Autre part, je devrais faire autrement et réapprendre l'espace. Lors de mon entretien avec Mathilde dans le cadre de l'enquête de terrain, elle m'a expliqué qu'en tant qu'artiste, elle a été amenée à beaucoup se déplacer et à changer régulièrement de lieu de vie. Elle a alors évoqué sa technique pour se sentir chez elle où qu'elle soit :

« *J'ai fait des résidences souvent, donc ça, ce sont des endroits où tu es là pendant x temps, tu arrives avec un bout de ton chez-toi et il faut le mettre dans un espace un peu*

5. **Mona Chollet**, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, Zones, 2015.

6. **Rafael Berro Medina**, *Auto-construction et réemploi : un art de vivre*, interview par Oscar Guibentif, 2024.



standard. Moi, nettoyer et ranger, c'est-à-dire disposer les objets dans une perspective d'usage, c'est ça qui fait que je me sens chez moi. Je pense que c'est une question de maîtrise de l'espace, il y a une petite part de contrôle.⁷ »

En nettoyant et en rangeant, Mathilde fait tout de suite connaissance avec l'espace, elle l'explore dans ses recoins et met en place un environnement favorable à l'appropriation par les gestes, en projetant directement l'usage qu'elle fera de son lieu de vie. En faisant cela, elle favorise ce que Marc Breviglieri appelle *l'usage familial des choses habituelles* de l'espace et tout ce qui le compose, qui instaure stabilité et confiance à une personne dans son habité, et permet le déploiement de la grande variété d'usages possibles du chez-soi, une liberté de mouvements⁸.

Le chez-soi, c'est aussi une gestion du rapport à l'autre, c'est un ensemble de limites et d'espacements, physiques, conceptuels, émotionnels, que l'on place entre soi et les autres. Car l'habité possède une dimension collective : celle de la vie commune, du repas à la fête, en passant par la vie de couple ou de famille et les relations de voisinage. On place alors des séparations, là où on en ressent le besoin, entre espaces de rencontre et de vie commune, et espace de repli, de solitude. C'est l'appropriation collective⁹ d'un habité, où chacun.e trouve et délimite sa place en rapport aux autres, et ce, depuis l'échelle du lit à celle de la ville. Dans *Habiter : Un monde à mon image*, Jean-Marc Besse définit les « bons espacements¹⁰ » entre soi et les autres comme la condition pour qu'une vie collective soit rendue possible. C'est un travail à faire pour soi et pour fonctionner en commun, un travail pour cohabiter. Le collectif en lui-même peut aussi être perçu comme un chez-soi. Le sentiment d'appartenance à un groupe avec lequel nous partageons un passé, des intérêts, des convictions, c'est la sensation de trouver un espace familial, de la même manière qu'une personne peut à elle seule constituer une condition inhérente au sentiment de chez-soi. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Herman Düne dans sa chanson *My Home Is Nowhere Without You*¹¹, dont le titre, traduisible par « Mon chez-moi n'est nulle part sans toi », évoque très précisément la place centrale que peut occuper une personne dans la constitution de l'habité d'une autre.

Les éléments évoqués ci-dessus ne font que survoler la complexité de l'habité et des relations que l'on entretient avec celui-ci. Le chez-soi, comme expliqué, est par essence inséparable des singularités de chaque individu, si bien qu'il est difficile d'en fournir une caractérisation générale et définitive. C'est là-dedans que réside la richesse de l'habité : il y en a autant de formes que de personnes, et l'on peut découvrir de nouvelles approches à chaque visite de maison.

7. **Mathilde Chénin**, *Co-conception, co-construction, co-habitation*, interview par Oscar Guibentif.

8. **Marc Breviglieri**, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », dans *Tracés* n°23, 29 novembre 2006, p. 9-14.

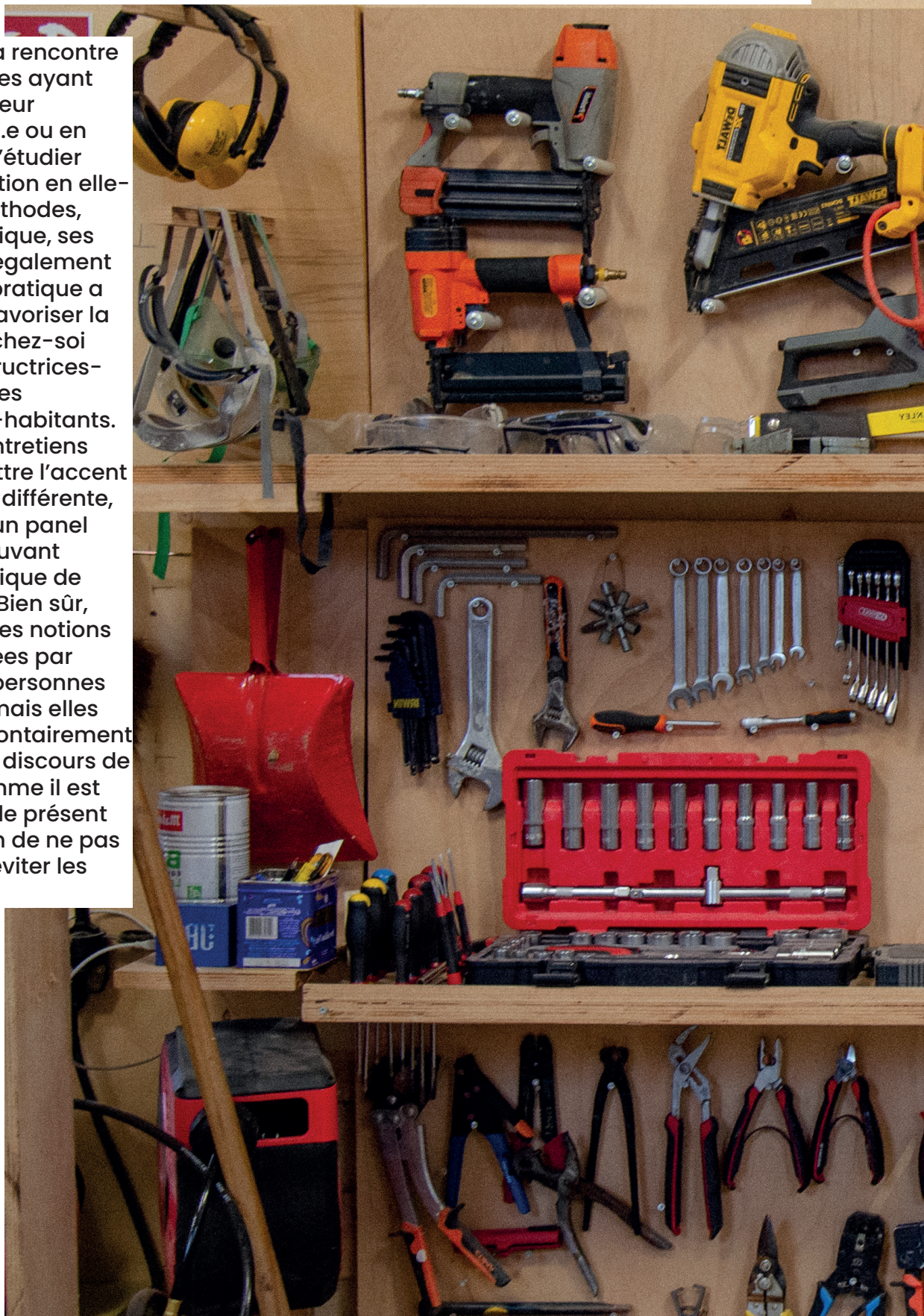
9. **Paul-Henry Chombart de Lauwe**, *ibid.*

10. **Jean-Marc Besse**, *ibid.*, p. 44.

11. **Herman Düne**, « My Home Is Nowhere Without You », 1^{er} morceau de *Next Year in Zion*, Source Etc., 2008.



Je suis allé à la rencontre de six personnes ayant autoconstruit leur logement, seul.e ou en collectif, afin d'étudier l'autoconstruction en elle-même, ses méthodes, ce qu'elle implique, ses limites ; mais également en quoi cette pratique a le pouvoir de favoriser la création d'un chez-soi pour les constructrices-habitan-tes et les constructeurs-habitants. Chacun des entretiens permet de mettre l'accent sur une notion différente, afin d'obtenir un panel d'éléments pouvant inspirer la pratique de l'architecture. Bien sûr, la plupart de ces notions ont été évoquées par plusieurs des personnes interviewées, mais elles ont parfois volontairement été retirées du discours de certain.e.s comme il est transcrit dans le présent document, afin de ne pas l'alourdir et d'éviter les répétitions.



Avant-propos : Reprendre le pouvoir par l'autoconstruction

La marge de manœuvre que possède chaque individu dans l'appropriation et l'adaptation de son espace de vie à ses besoins et à ses envies est inégale et grandement dépendante de son statut d'occupation. En effet, un.e locataire possède bien moins de pouvoir sur son logement qu'un.e propriétaire, et est ainsi restreint dans ses possibilités de transformation à son image de l'espace qu'il habite. De plus, dans la majorité des cas, l'espace que l'on habite n'a été pensé et construit ni pour soi, ni par soi, ce qui constitue un second frein important à l'instauration de cette sensation de connexion au lieu de vie qui constitue un chez-soi.

Alors que 8,2% de la population suisse est touchée par la pauvreté¹, le rapport national sur la santé en Suisse de 2020 nous apprend que 83,5% de ces ménages ne sont pas logés de manière adéquate². Comme l'explique Mona Chollet, le mal-logement est une « forme de persécution physique permanente³ », qui ne permet pas l'appropriation de son logement et la création de cet espace nécessaire à l'épanouissement que représente le chez-soi. On peut être *homeless* (sans chez-soi) sans être *houseless* (sans maison, sans toit).

« Le pouvoir de quelques-uns sur l'espace s'oppose à l'appropriation de l'espace par tous.⁴ » Ces mots prononcés par Paul-Henry

Chombart de Lauwe en 1976 démontrent tout particulièrement les freins au droit au chez-soi pour tous.tes que sont la spéculation immobilière et les inégalités sociales. Combattre ce système et les modalités établies du vivre ensemble, c'était d'ailleurs la genèse du mouvement squat, comme le décrivent Marc Breviglieri et Luca Pattaroni. À Genève, c'est au travers du système de « contrat de confiance » que l'installation et l'appropriation – relativement durable et avec une certaine liberté d'adaptation des logements – de centaines de personnes ont été rendues possibles, démontrant l'existence d'alternatives répondant aux manques liés à l'impossibilité d'habiter pleinement et sereinement son espace de vie⁵.

Afin de pallier le manque de pouvoir sur leur logement, certaines personnes ont recours à une solution alternative au squat, à la fois peu onéreuse et offrant une liberté importante dans la création d'un espace qui leur correspond : l'autoconstruction, par définition la construction par soi-même (préfixe *auto-*) de sa propre maison. Bien que cette manière de faire représente souvent des cas assez isolés, parfois illégaux, et demande un investissement de temps important ainsi que des capacités particulières, elle permet une maîtrise de son habité dès sa conception et jusque dans les moindres détails de sa construction.

1. **Office fédéral de la statistique**, *Pauvreté*, 2022.

2. **Observatoire suisse de la santé**, *Rapport national sur la santé 2020*, 2020, p. 52.

3. **Mona Chollet**, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*, Zones, 2015, p. 79.

4. **Paul-Henry Chombart de Lauwe**, 1976, « Appropriation de l'espace et changement social », dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. LXVI, janvier-juin 1979, p. 141-150.

5. **Marc Breviglieri, Luca Pattaroni**, « Le souci de propriété. Vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois », dans *La société des voisins*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 275-289.

Michel

56 ans, technicien du spectacle

Vivre en bricoleur : le chantier continu comme manière d'habiter

portraits

Michel habite depuis un peu plus de trois ans à Reignier, en France, sur un terrain de la ferme de l'Amarante, une exploitation maraîchère bio et traditionnelle. Il m'accueille dans sa tiny house, une construction de taille modeste bâtie sur une structure métallique et pouvant être déplacée à l'aide d'une remorque. Dans ce petit espace, Michel a tout ce qu'il lui faut : cuisine, salle de bain, espace de vie, rangements, poêle de chauffage, et une chambre en mezzanine sous le toit, par laquelle il accède à l'aide d'une échelle.

C'est à la suite d'une séparation qu'il quitte son foyer et qu'il a dû prendre une décision sur la manière dont il souhaitait désormais habiter.

« J'ai dû effectivement faire un choix à un moment, j'ai dû décider d'où j'allais habiter. Et puis voilà, je pense que j'avais pas mal cette idée de l'habitat mobile, en

tout cas. [...] L'autre aspect, c'était le fait que louer un appartement, ça me rebutait pas mal. Je préférais minimiser, réduire mes charges. [...] J'ai étudié pas mal de choses : camions, caravanes, roulottes, etc. Et voilà, pour finir, cette option de la tiny house mobile, j'ai choisi ça, parce que je pouvais aussi la construire tout seul. »

« Et puis j'ai aussi fait ce choix parce que je savais que j'avais la capacité de la construire, et ça me permettait de dessiner l'enveloppe. Évidemment, il y a des contraintes, mais de dessiner l'enveloppe à mon image, ou en tout cas, comme je le voulais. J'avais pas les contraintes de la boîte format camion. »

« L'idée d'habitat léger, quelque chose qui n'a pas d'impact, pas de béton, pas d'emprise, et puis de pouvoir bouger, dans l'idée de changer de voisinage, de changer de paysage, d'avoir cette possibilité, d'avoir une sorte de nid mobile. Je crois que c'est ça : avoir un endroit qui me suit, et non pas l'inverse. »

C'est donc cette volonté de liberté dans le déplacement de son logement, sans devoir subir l'arrachement du déménagement ni la nécessité de se recréer un « nid » à chaque changement de lieu de vie, qui l'a poussé vers la solution de l'habitat léger mobile.



énoncé théorique

Un autre facteur important à ses yeux concerne l'autonomie et la durabilité, facteurs ayant été décisifs dès le départ dans sa décision de son type d'habitat.

« C'est vrai que, quand on parle du choix aussi au départ, entre louer un appart ou ça, ça en faisait partie, cette possibilité de me déplacer et d'être complètement autonome, où que je sois, même si il n'y a pas de prise de courant. Voilà je peux me chauffer, je peux recharger mes batteries, avoir de la lumière, et de l'eau, de l'eau chaude. »

« Mais donc dès le départ j'avais imaginé ça comme ça, d'ailleurs j'ai tout conçu en fonction de ça, c'est à dire y compris électriquement, la possibilité de mettre des panneaux solaires et des batteries, l'onduleur, la citerne d'eau, parce que ça c'est aussi un des trucs importants en fait dans un lieu comme ça. Ça me plaisait énormément, et puis ça je pense que c'est, pour moi en tout cas, c'est vraiment une valeur ajoutée [...]. Je récupère l'eau de



pluie, je la chauffe au bois pour prendre ma douche, pour faire la vaisselle, voilà ça c'était peut-être un des paramètres importants, effectivement, et puis qui fait vraiment la différence. »

Michel m'explique que le choix de l'autoconstruction découlait non seulement d'une volonté de maîtrise sur son habité et la possibilité d'y appliquer ses volontés de mobilité et d'autonomie, mais aussi de certains savoir-faire en construction, qu'il a développé au cours de sa vie en bricolant beaucoup, et lors de la construction de la maison dans laquelle il habitait avant sa

séparation, qu'il avait, là aussi, en majorité autoconstruit.

« Donc le choix de l'autoconstruction, je pense que c'est aussi parce que je savais que j'en avais les capacités, disons, et puis que ça me plaît, j'aime faire ça : construire, la charpente, je suis dehors, enfin c'est quelque chose qui me plaît. »

« Électricité, plomberie, charpente, tout ça, j'avais les compétences. Enfin j'avais déjà fait ça disons, c'est pas du tout mon métier mais j'avais déjà fait, ça ne me faisait pas tellement peur. Pour la construction, le fait que ce soit une construction qui roule aussi ensuite, ça donne des contraintes, qu'il n'y a peut-être pas sur une maison. »

Il y a donc chez lui un certain amour du bricolage, de l'artisanat, et c'est aussi cela qui l'a poussé à faire le choix de l'autoconstruction, en plus des facteurs économiques et de style de vie désiré. Et cela va encore plus loin, car pour Michel, le bricolage, le chantier font partie intégrante de son habité, de son chez-lui.

« Moi, j'ai l'impression que le chez-soi [...], il est bien aussi quand il est transformable en fait. Aménageable, déplaçable, peut-être pas forcément, mais





en tout cas modulable, j'ai l'impression que le modulable, il est important. On n'est pas toujours dans le même état avec les autres, soi-même et avec les autres. »

« Oui, c'est peut-être le fait que ce soit en évolution. Peut-être que aussi le champ des possibles, c'est-à-dire qu'à l'intérieur, je peux changer énormément de choses. [...] Donc, j'ai ce côté expérimental. J'ai fait pas mal de trucs comme ça, en tout cas, dans le soin des couleurs, etc. [...] Parce qu'effectivement, il y a ce côté : ça m'appartient, donc je fais bien ce que je veux, c'est pas comme dans un studio, ça c'est sûr. »

« Et tu vois, moi ça me plaît ce changement, [...] et je suis presque en train de me dire qu'une fois que j'aurais fini cette partie-là, ce sera un peu fini, et puis je n'ai pas très envie que ce soit fini. Alors ça c'est aussi peut-être l'avantage d'un lieu comme ça, et puis de pouvoir vivre dedans, je suis déjà en train d'avoir la perspective de reconstruire [...]. J'ai l'impression que

moi en tout cas j'ai ce besoin de projets ou de perspectives dans mon habitat. Qu'il y ait du mouvement, donc le fait que ce ne soit pas fini. [...] J'aime bien ça. »

Ce besoin d'évolution et de pouvoir sur son habité qui constitue sa relation au chez-soi est donc à l'origine de son choix de logement, et influence sa manière de construire, optant pour des systèmes constructifs modulaires, laissant la place à l'expérimentation avec son espace de vie, tant dans la configuration des espaces, intérieurs et extérieurs, que dans la disposition du mobilier et la décoration.

« Je me rends compte aussi que je fais souvent des changements, c'est-à-dire que les photos, je les déplace, ou par exemple, j'ai mis deux nouveaux meubles, j'ai changé les systèmes de rangement. Mais ça, ça me plaît aussi, que ce soit évolutif, en fait, que ce soit possible, toujours, de changer, comme ma terrasse aussi, ce bout

de terrasse, il a pas mal évolué depuis que je suis là. »

Après six mois de construction dans son temps libre, il a pu emménager à l'intérieur de sa tiny house, mais beaucoup de choses n'étaient pas terminées, et il faut continuer à travailler dessus, ce qui est, comme il l'a déjà évoqué, quelque chose qui lui plaît malgré les contraintes que cela implique. Mais c'est aussi une chance, car il peut ainsi adapter au fur et à mesure l'espace et sa distribution à la manière dont il apprend à le pratiquer.

« Effectivement, quand je me suis installé dedans, ce n'était pas du tout fini, et c'est toujours pas fini d'ailleurs. Les choses se font petit à petit, c'est assez contraignant, c'est-à-dire que bon, maintenant ça va, je suis à un stade où c'est bien agréable et vivable, mais ça ne l'a pas toujours été. Les morceaux en chantier, et puis surtout la dimension font qu'habiter dedans et



faire un chantier, c'est vraiment compliqué, il faut s'organiser. [...] Et par contre, oui, le fait de le vivre avant de finir, ça c'est plutôt bien, ça me plaît bien. C'est-à-dire qu'effectivement, [...] ça a un petit peu évolué à l'usage, en fait. Je me rends compte qu'à l'usage, il y a des choses que j'ai modifiées par rapport au plan initial. »

Ici, il a pu concevoir, inventer un habitat qui lui correspond, à son image, et c'est la première fois de sa vie qu'il sent qu'il a pu faire ça, par lui et pour lui

« Je n'ai jamais habité tout seul. Et ça, j'ai l'impression que c'est une des données, c'est-à-dire que c'est tout petit, mais c'est entièrement chez moi. Tout ce qui est en place, c'est moi qui l'ai fait, mais c'est aussi moi qui l'ai choisi, comme le fait que ce soit un peu en désordre ou pas. [...] Je pense que c'est aussi la dimension, c'est vraiment la sensation d'un nid tout petit, et puis complet, c'est pas juste une chambre où je peux dormir, je peux aussi cuisiner,

il y a tout à disposition dans un espace restreint. [...] C'est peut-être le truc de la grotte, comme ça. Même si c'est une chouette grotte, y a des fenêtres et tout ! Ou un refuge, vraiment, un refuge je dirais, ça, c'est bien le mot, quoi. Comme si tout à coup, toute la charge mentale de la vie, elle s'arrêtait ici, je rentre là et elle s'arrête là. Même si c'est pas tout à fait vrai, mais je peux m'asseoir, ne rien faire, ou m'activer, ou préparer ma douche, ou mon café. Et puis, je crois que c'est aussi, effectivement, le fait de l'avoir fait moi-même, ça joue là-dedans, parce que j'ai vraiment la sensation de la cabane que je me suis faite un peu à mon image. Et puis aussi le cadre : je suis dans une ferme, là, avec des champs dehors, je suis pas dans une ville. Ça, ça me plaît, moi, personnellement. »

Cette représentation du chez-soi, comme une grotte, un refuge, se traduit d'ailleurs dans l'architecture de sa maison : mis à part la baie vitrée d'entrée, il y a peu d'ouvertures et elles sont de taille

modeste, protégeant l'espace des regards extérieurs, et créant une atmosphère assez sombre et à la fois chaleureuse. De la même manière, la présence importante de bois crée cet aspect « cabane » qu'il évoque. C'est là que se trouve une des grandes forces de l'autoconstruction : elle est adaptable, singulière, elle permet d'y insuffler ses envies, ses besoins, de prendre la main complète sur son habité, et de le concevoir, bâtir, aménager à son image. Cette liberté nécessite un savoir-faire, une forme d'artisanat particulier, de bricolage, impliquant une certaine créativité, mais il en découle un logement en adéquation avec soi, et donc, une réelle connexion entre habitant.e et habité, qui a la potentialité de renforcer la sensation de bien-être, de sécurité, d'attachement que peut représenter le chez-soi.

Sandra

30 ans, polymathe

& Rafael

31 ans, polymathe



Autoconstruction et réemploi : un art de vivre



Sandra et Rafael sont les voisins de Michel. Ils habitent juste en face de sa tiny house depuis environ un an et demi. Ils sont originaires de Séville et m'accueillent dans leur espace de vie, une sorte de cabane assez spacieuse faisant office de salon, salle à manger, cuisine, et avec une salle de bain séparée ajoutée récemment. Le tout est adossé à une roulotte qui comprend aussi une cuisine, ainsi que leur chambre. Ils ont fait leurs armes en autoconstruction alors qu'ils retapaient un appartement à Séville durant leurs études.

Sandra : « En fait ça a été dans cette appartement de Séville, il était complètement détruit, donc nous on a retapé de zéro. On a fait l'électricité, on a rajouté une paroi, on a retapé tout ! »



beaucoup construire avec la poubelle, on va dire, tu vois ! »

« C'est une chance. Il y a des gens qui n'aiment pas récupérer, mais nous on aime bien. On leur trouve de la place assez facilement. Et des fois, ça arrive quand on en a besoin. Non, c'est parfait. »

C'est un premier passage à la ferme de l'Amarante lorsqu'ils étaient en voyage à l'âge de 19 ans qui les avait inspiré pour se lancer dans l'autoconstruction et le réemploi.

Rafael : *« Le fait de passer quatre, cinq mois ici à voir comment ceux qui sont habitués à vivre dans des grands espaces transforment tout autour d'eux pour leurs besoins, ça, ça nous a ouvert les yeux. Quand on est rentré à Séville, on voyait les choses différemment, on se sentait capables de faire plein de choses, de réaménager des espaces ou de vivre seuls. C'est vrai qu'il a fallu une expérience hors confort, on va dire. Ouais, sortir de sa zone de confort pour apprendre à envisager différemment. »*

La récupération, c'est devenu un mode de vie pour eux, ça implique un grand investissement de temps, une méthodologie de recherche, de l'espace de stockage, etc.

Rafael : *« C'est un radar. T'es attentif à tout. Une planche qui traîne, tu vois, tu demandes : « ah, vous la jetez ? Je récupère ! », et voilà. »*

« Le temps d'entretien, de construire, de tout récupérer, c'est une de manière de vivre. Tu récupères en continu des matières. C'est aussi un état d'esprit qu'il faut contrôler. Tu ne peux pas vivre en voulant récupérer des choses tout le temps. Il y a un moment où il faut laisser partir aussi. »

« Il y a une partie qu'on ne voit pas, ça demande beaucoup d'espace pour stocker tout ce qu'on trouve. Cette partie, on ne la voit pas quand on arrive, mais ça demande un certain « bordel » en apparence. [...]

Ce sont tous ces matériaux stockés, un peu tout mélangés. T'arrives, tu as des poutres, des planches, on dirait que c'est de la poubelle [...]. Mais le fait de pouvoir les stocker, je crois que c'est un sujet très important. Nous on stocke, des fois on n'a pas forcément besoin de tout ce qu'on stocke, mais sans ce stock là, tu peux pas imaginer, tu ne peux pas te projeter, sauf si t'as un débit infini où tu peux tout acheter en neuf, ce qui n'est pas le but non plus parce qu'on en produit tellement. Et si t'as un peu de conscience, t'as besoin d'utiliser ce qu'il y a déjà de produit. C'est le but de l'économie circulaire. [...] C'est difficile d'imaginer ça en ville, même si ça peut arriver, mais il faut des grands espaces. »

Ce principe d'économie circulaire, Rafael et Sandra en ont fait un point central de leur manière de fonctionner, et ceci se ressent, comme nous l'avons vu, dans leur manière d'habiter et de construire. Après avoir travaillé entre autres à Verbier pendant un temps, Rafael et Sandra reviennent à l'Amarante et une occasion se présente à eux pour s'installer sur place. Pensant au départ y passer l'été, ils commencent à bricoler la structure restante de la cabane qu'ils avaient aidé à démonté, et finalement achètent une roulotte qu'ils installent sur le terrain pour y rester plus durablement de manière confortable. C'est donc de là qu'est né leur logement actuel. Ici, ils ont tout construit, tout récupéré, et contrairement à leur appartement de Séville, cette situation leur laisse une liberté énorme.

Rafael : *« Ici, maintenant qu'on est à 100% en autoconstruction, si demain on veut faire tomber à mur, on le fait tomber. Déjà ça te donne une sensation de pouvoir et liberté assez agréable. »*

Sandra & Rafael :

« - En fait, tu ne t'adaptes pas, tu l'adaptes à tes besoins. Les hauteurs des plans de

C'est également là-bas qu'ils ont expérimenté avec le réemploi, et c'est très vite quelque chose qui les a attiré, par nécessité au départ, puis par intérêt pour ce que cela représente en terme de savoir-faire et de valeurs.

Sandra : *« La récup, c'est un peu la base pour nous, en fait. On s'est rendu compte, surtout à Séville quand on a fait notre premier appart, on a vu la quantité des matériaux qu'on peut récupérer. Aussi quand t'es jeune, tu peux pas trop investir des fois. [...] Et après on prenait des meubles, on les retapait tout le temps, on faisait la peinture. On vendait aussi des meubles qu'on trouvait à la rue, on les retapait, après on les vendait. Nous, ça nous a vraiment plu. C'est venu un peu comme ça, et on s'est rendu compte qu'on se sentait très à l'aise à le faire. Donc on n'a pas arrêté, franchement. [...] J'aime*

travail, tout, tu fais tout à ton goût !

- Et à ton corps aussi, tu le fais à ta mesure.

- Oui, et si ça ne te plaît pas, tu sais que tu vas être capable, plus tard, dans d'autres moments, si ça ne marche pas, que je n'aime pas cette hauteur, je n'aime pas que ça soit ici, tu sais que tu vas pouvoir le modifier »

Rafael : « Je crois que ce qui nous plaît le plus quand c'est toi qui a construit, c'est de savoir que tu peux tout déconstruire. [...] C'est éphémère, d'un certain point de vue. En fait, ça te permet de le voir comme ça, et de le voir autrement. [...] Tu te sens peut-être moins enfermé, tu peux transformer ton lieu de vie. Ça te donne une certaine tranquillité, si tes besoins changent, tu vas pouvoir répondre à ce changement. [...] Je ne voudrais pas m'imaginer dans un appartement où les murs sont fixes à vie, ça c'est une idée qui m'angoisse par exemple. » (Rafa)

Rafael et Sandra m'expliquent qu'afin d'en arriver là, beaucoup d'apprentissage a été nécessaire dans de nombreux domaines de la construction. La transmission de savoir-faire et l'entraide sont des principes centraux de l'autoconstruction, et il est très fréquent que des chantiers participatifs s'organisent. Rafael et Sandra, eux, ont emmagasiné ces connaissances à droite, à gauche, en aidant sur des chantiers, ou lorsque des amis les aidaient sur leurs propres chantiers.

Rafael : « C'est vrai qu'on a beaucoup aidé, de manière désintéressée économiquement, juste pour apprendre. [...] L'échange humain dans l'autoconstruction, il est absolument nécessaire. »

Sandra : « On a eu des gens qui ont montré à Raf comment faire de la plomberie. C'était un copain français et il

a tout montré à Séville, dans cet appart. L'électricité, je sais pas où t'as appris, mais j'ai appris aussi avec lui. »

« Moi, j'ai appris la menuiserie avec Rafa. Et après aussi, on a un ami de Séville qui fait la déco des films. En fait il est menuisier-charpentier. Donc, donc des fois on a passé quelques jours avec lui, on a aidé à construire des choses chez lui. »

Rafael : « Il y avait une dame qui avait un cancer. Elle habitait dans une vieille maison où la tuyauterie était en fer. Et ça rouillait, ça fuyait de partout. Et avec cet ami français, on lui a fait la plomberie comme un cadeau. [...] Et voilà, moi, en faisant la plomberie pour cette dame, en aidant l'autre plombier à lui faire, j'ai pu suivre les travaux et apprendre. Maintenant je peux souder et faire une installation d'eau. »

Lorsque je leur ai posé la question de ce qui, pour eux, représentait le chez-soi, la question esthétique a tout de suite émergé, elle est centrale pour eux afin de créer la situation confortable et chaleureuse qui les fait se sentir à la maison.

Sandra : « Pour moi, chez moi, il me faut des fenêtres. Des fenêtres et des plantes. »

Rafael : « C'est un confort, peut-être, aux yeux. »

Mais cette esthétique est aussi intimement liée à leurs pratiques. Lorsqu'ils récupèrent, retapent et réemploient des matériaux, meubles ou objets, ils y appliquent leur patte et les intègrent dans la cohérence de leur intérieur, mais la valeur préexistante de l'objet, son histoire, leur histoire avec celui-ci, tout cela fait également partie intégrante du chez-soi pour eux.

Rafael : « Quand tu regardes et que tu te rappelles le jour où tu as mis la peinture





sur une fenêtre, ou même là, je regarde les fenêtres, je les ai trouvés dans la poubelle. C'était un vieil hôtel du canton de Vaud qui avait changé toutes ses fenêtres, et je les ai toutes mises dans le camion. Et voilà, ça fait des souvenirs, ça crée des rapports. Quand je vois cette fenêtre, je me rappelle de ce jour-là, de quand on les a mises. »

Sandra : « Oui, ça, c'est clair que le rapport que tu as avec la maison, tu te sens beaucoup plus chez toi si c'est toi qui l'a construite. »

Aujourd'hui, l'autoconstruction, l'économie circulaire, la durabilité sont des principes sur lesquels Sandra et Rafael basent leur manière de vivre et d'habiter, et qu'ils intègrent comme éléments centraux dans leurs projets pour le futur. Récemment, ils ont acheté un terrain peu cher dans les Asturies, au Nord de l'Espagne, sur lequel se trouvent de vieilles écuries en ruine. Ils comptent les retaper, en autoconstruction, puis y habiter la moitié de l'année, tout en en faisant un gîte pour accueillir du tourisme. Ce projet, ils y travaillent dès aujourd'hui : les roulottes qu'ils retapent à Reignier serviront de logement le temps du chantier de la maison. À travers ce projet, ils

souhaitent mettre en application ces principes qui leurs sont chers pour expérimenter pleinement le mode de vie dont ils rêvent, et transmettre leurs savoir-faire pour inspirer les passants.

Rafael : « On est arrivés ici à 20 ans, et grâce à l'exemple qu'on nous a donné, on a pu changer notre mode de vie de manière positive. Nous on trouve que la balance a tourné dans le bon sens. Donc on se dit que si on on peut montrer aux autres comment on peut vivre, que ça serve d'exemple, ça te laisse aussi un bon goût, une bonne conscience. Ça en fait partie aussi, tu ne peux pas penser qu'à toi, il faut aussi

essayer de faire en sorte que les autres se rendent compte qu'il y a d'autres manières de faire [...], c'est cet échange dont on parlait tout à l'heure. »

Sandra : « Aussi, en Asturies, c'est vrai qu'il y a cette idée de montrer aux gens qu'on peut vivre différemment. Moi, j'aimerais faire le petit-déjeuner là-bas, que ce soit moi qui fasse et qui parle avec les clients. Et savoir qu'il y a mes poules, mon potager, que j'ai fait mon propre pain, que la maison, elle ne va pas être liée à l'électricité, elle ne va pas être liée à l'eau. En autonomie, oui. Oui, ça c'est très important aussi pour moi de montrer ça, et de partager ça. »



Camille

33 ans, menuisier, membre du collectif Ultra Récup



**Le chez-soi intérieur
& le nomadisme
vernaculaire urbain**

Camille m'accueille dans l'atelier qu'il partage avec des amis. Ils s'y sont installés entre 2021 et 2022, et ont très vite entrepris d'aménager eux-mêmes l'espace afin qu'il puisse accueillir les différentes pratiques de la bande.

« C'était juste qu'on était un peu une bande de potes, mais faisant des choses un peu différentes, un peu dans notre coin. Et puis il y a cet atelier à un moment qui s'est présenté à nous, et on a pu accéder à ce truc, c'était incroyable parce que moi ça faisait des années que je cherchais un atelier. »

« Direct, on a fait une bonne partie des travaux : toute l'isolation, et puis la mezzanine, ça c'était un truc, pour être plusieurs et puis partager le loyer, c'était un peu obligé qu'on fasse ça direct. Et après, des choses sont venues un peu plus au fur et à mesure, mais sur une année quoi. C'est toujours pas fini ! »

« Toute la mezzanine là, on l'a fabriquée, il y en avait une partie de base, mais on a changé tout le sol et on l'a rallongée, on a fabriqué toute la baie vitrée ici, toutes les mezzanines, tous les espaces de rangement, les stocks de panneaux, le banc de coupe, la cuisine, l'installation des poêles à bois, à peu près tout. »

Depuis environ deux mois, Camille habite ici, dans une cabane qu'il a autoconstruit sous les toits, une sorte de petit perchoir qui accueille son lit.

Il m'explique avoir souvent changé de logement ces dernières années, passant par différentes cabanes



autoconstruites, des contrats de confiance dans des bâtiments inutilisés, ou encore des camions aménagés. C'est par refus de se voir imposer des normes sociales préétablies qu'il décide d'inventer ses propres manières d'habiter, hors des normes.

« Ben déjà les loyers, je ne rentre dans aucun critère, vu que je n'ai pas une façon standard de vivre quoi, je ne rentre pas dans les cases. D'abord je suis arrivé plutôt dans des squats, et puis par la suite, j'ai pas mal vécu en camion, dans des cabanes, à gauche, à droite. Et puis en fait, c'était un choix : ce que la société me propose c'est d'aller bosser 8 heures par jour, tous les jours pour des choses qui n'ont pas de sens à mes yeux, alors je me dis « bon ben j'ai envie de faire d'autres choses ». Alors je vais faire ces autres choses, mais j'ai pas de thunes, parce que j'ai pas les fonds, j'ai pas de patrimoine, voilà, je dois me démerder avec ce que j'ai. Et puis du coup pour ce faire, je ne peux pas mettre un loyer

chaque mois de x, alors je dois trouver des alternatives. Donc à chaque fois, je tombe dans des endroits un peu atypiques, on va dire. [...] Alors je suis venu ici. Et puis en fait c'est plutôt agréable d'habiter dans son lieu de travail. Enfin moi ça me va assez bien pour l'instant, et puis ça me ressemble un peu, je suis assez bien avec ça en fait. Mais c'est toujours quelque chose d'illégal de vivre comme ça, parce qu'il faut rentrer dans les clous, c'est chiant. »

« Maintenant, c'est : il faut construire à fond, c'est rendement, c'est rationalisation, c'est « Regarde, c'est comme ça qu'on fait. T'habites là, tu vas travailler là, tu fermes ta gueule ! » et puis c'est tout quoi. Je pense que ça doit perturber pas mal de gens, et qu'ils ne peuvent plus trop se repérer là-dedans, parce que ça fait pas grand sens. C'est une généralité, j'en sais rien, ça se trouve, tout le monde est content, c'est que moi qui bug ! »

Ces différents endroits atypiques, il les a habité autour ou à l'intérieur

de la ville qu'il pratique et dans laquelle il évolue. On retrouve dans les manières qu'il a de décrire ses attaches au logement et ce qu'il considère être chez lui des réponses à sa capacité à vivre de la sorte, sans attache à un endroit en particulier, une maison, un appartement, ou une chambre.

« Je retrouve assez ma maison finalement dans les interactions collectives, c'est le fait d'être avec des gens, et puis de faire ensemble des choses. Et puis du coup, je pense que c'est là où je me sens plus chez moi finalement. Après, en fait ça peut être plein de choses différentes, j'ai l'impression que je m'adapte pas mal à plein de situations différentes. En fait je redécouvre différents chez-moi. »

« Je me dis souvent que c'est plutôt intérieur, je crois que je me suis déjà dit : ma maison il faut que ce soit mon corps. [...] Mais après il y a pas mal ce truc de nomadisme que je retrouve chez moi, parce que je bouge beaucoup dans différents espaces finalement. »

Cette manière de percevoir son habité et cette relation au chez-soi, qu'il trouve avec des personnes (lui-même et les autres) plutôt qu'à travers des lieux ou des possessions matérielles, lui ouvrent la porte de cette forme de nomadisme qu'il pratique au sein de la ville, un nomadisme urbain. Ce terme, décrivant généralement la tendance contemporaine à effectuer des trajets quotidiens entre deux villes où se trouvent respectivement le lieu de vie et le lieu de travail, prend ici un sens intra-urbain. Camille construit, squatte, s'approprie, adapte, tout en se déplaçant au sein du territoire urbain, et c'est sur ce territoire dont il expérimente l'habitabilité, qu'il construit et qu'il invente.



« Je crois que c'est assez cool de construire, ça fait plaisir de construire sa propre habitation et de pas qu'on t'impose un endroit où tu dois habiter, qu'on te contraigne à vivre d'une certaine façon. En fait, l'espace finalement dans lequel on vit, je pense que ça conditionne quand même pas mal la tête quoi. Et puis je pense que je suis pas mal quand même dans un truc de recherche, d'expérimentation, d'essayer. Je suis pas trop dans le truc où j'essaie de me mettre dans un petit cocon. »

« En fait, je crois que j'ai assez envie d'expérimenter des façons de vivre quoi. Ça m'intéresse. »

Mais la construction implique pour lui une dimension bien plus importante que le seul fait d'ériger une structure.

« En fait, la construction, c'est pas que j'en ai rien à foutre, il y a un truc qui m'intéresse quand même un peu dans la construction, les petites combines pour réussir à faire ton truc, il y a quand même un truc un peu matheux, un peu intéressant, qui fait plaisir, mais c'est pas ça qui me motive du tout, je peux trouver ça dans plein de trucs, je pense. C'est plutôt vraiment, qu'est-ce que ta construction elle va amener, et comment elle va réunir des gens, comment tu peux l'utiliser pour qu'il y ait des choses qui se passent ? »

« Du coup, il y a une histoire quoi. Ouais, C'est peut-être aussi l'histoire, l'histoire que t'as avec le lieu, si tu construis, tu crées une histoire et peut-être c'est ça qui est important finalement. »

Créer une histoire, comme nous l'avons vu, c'est habiter. Le type de construction qu'il pratique et qu'il invente est basée entièrement sur la récupération de matériaux et le réemploi. Elle est également intégrée au sein du tissu urbain existant et s'y adapte. C'est une manière pour Camille de s'approprier son milieu de vie.

« Je fais tout le temps de la récup, parce que vu que j'essaie de débloquer du temps, au lieu de travailler pour avoir de l'argent pour acheter des trucs, je vais en circuit direct, je trouve des matériaux et puis je fais avec. »

« La récup, c'est de nécessité au départ. Et puis, petit à petit, on s'y fait. Et puis, ça devient, en fait, hyper intéressant. Parce que c'est vraiment ce truc de faire avec ce qu'il y a. Et puis, ça demande énormément de créativité, d'essayer de s'adapter aux choses. Il y a toute une philosophie de construction, en fait. Et puis, c'est assez passionnant. Des fois, j'ai un petit envie d'essayer de bien garder tout ce qu'il y a. [...] Je suis allé faire les poubelles en fait,

et puis allé dans des bennes de chantiers, et puis il y avait quelques spots où je voyais peut-être des trucs, j'avais une petite cartographie des spots à matériaux, et puis tout à coup, je tombe sur plein de trucs »

Ainsi, Camille invente une forme d'architecture vernaculaire contemporaine et urbaine, employant des ressources et matériaux locaux, pas spécialement dans le sens de leur lieu de production, mais trouvés sur place, et s'adaptant à l'environnement local, soit le bâti existant. Par exemple, son perchoir est parfaitement intégré au sein de l'atelier : il utilise la structure existante et s'y intègre de manière non-invasive et non-définitive, tout en n'obstruant pas la lumière naturelle apportée par les verrières du toit afin de ne pas gêner l'utilisation des ateliers. Cette forme particulière d'habitat que pratique Camille est non seulement en adéquation avec ses idéaux, mais est également adaptée à sa manière de percevoir son chez-lui. Nomadisme, vernaculaire, urbanité, Camille expérimente et tente de soulever par sa pratique de l'autoconstruction des questionnements sur la situation actuelle du logement en ville, et d'en proposer des perspectives nouvelles.

« S'il n'y a personne qui teste, parce que pour tout le monde, la vérité c'est d'avoir une petite famille, un petit pavillon ou bien de vivre dans une boîte, et surtout se mettre des œillères et puis basta, eh bien le monde n'évolue pas trop quoi. Et c'est un peu triste. »



Yassine

31 ans, entrepreneur dans la manipulation d'œuvres d'art



L'appropriation collective et l'arrachement du déménagement

Yassine m'accueille entre deux cartons dans une ancienne arcade commerciale et industrielle dans laquelle le projet hex.ao Acacias est installé. Hex.ao, pour habitat expérimental & atelier ouvert, c'est un lieu, mais c'est aussi une association de jeunes artistes, architectes, urbanistes et designers qui, trois ans auparavant, répondent à un appel à projets de la Cigüe, coopérative genevoise proposant des logements communautaires bon marché pour personnes en formation.

« La requête, c'était d'avoir un atelier et de l'habitat autoconstruit, modulaire, réutilisable. Donc, le collectif, il est né de cet appel à projet. Il n'existait pas avant. [...] On a postulé sans avoir accès au lieu, sans visite, donc dans le projet, on s'est basé sur des photos prises depuis l'extérieur. »

Au moment de ma visite, le collectif est en plein déménagement, et quitte les lieux après trois ans d'habitation. Yassine doit déménager ses affaires le lendemain, en vue du démontage complet des installations la semaine suivante. Il m'accorde un petit

moment pour une interview, l'occasion pour lui de faire une rétrospective des quelques années passées ici, au 11 rue de Acacias, à Genève. Il y a trois ans, donc, Yassine termine sa formation et se voit dans l'obligation de quitter son logement étudiant.

« J'ai d'abord un cercle d'amis, pas au complet, enfin, deux trois amis qui ensuite ont grandi, en un collectif plus varié. Moi, j'habitais déjà en coloc, j'étais étudiant et donc c'était en fait post-études. [...] J'étais pas encore en activité. D'ailleurs, la plupart du collectif était un collectif

de chômeurs ! Donc l'appel d'offre est venu, on avait du temps, des moyens, on avait des personnes, des ressources pour faire un dossier un peu convaincant, des architectes à l'interne pour tout ce qui est spatialisation. Et puis moi, j'étais axé économie du bâtiment.»

Le projet naît donc d'une certaine situation d'urgence : celle de devoir trouver un nouveau logement, mais aussi de la disponibilité des membres du groupe, leur permettant d'y investir du temps. En effet, l'autoconstruction pose de larges avantages économiques, mais elle nécessite également un investissement considérable en terme de temps, une ressource souvent difficile à libérer. De plus, se lancer dans tel chantier implique d'avoir des connaissances de construction au préalable, ou nécessite un apprentissage sur le tas.

« Ouais, l'autoconstruction, c'était un choix budgétaire, mais en même temps, on avait les compétences et les skills à l'interne, donc on était assez confiants. »

« En fait, j'arrive pas à dissocier l'autoconstruction du temps libre, ce qui est en soi logique. C'est sûrement ce qui fait que l'industrie de la construction existe, c'est que les gens n'ont pas le temps de construire. »

« L'autoconstruction, ça implique déjà de la projection, des capacités à projeter un espace. Donc là, c'était plutôt le duo d'architectes, Valentin et Dawit, qui ont fait des propositions au reste du collectif. Je suis aussi fils d'artisan maçon, donc j'ai déjà un peu les skills de construction. J'étais plutôt la personne avec les outils et puis les skills, et qui devait les transmettre au reste du collectif. [...] Mais tout le monde amenait un peu ce qu'il avait. Donc les personnes avec peu d'aptitudes manuelles se concentraient sur les dossiers,

sur les commandes, ou tout autre besoin non-manuel. Il y a eu quand même beaucoup d'auto-formation pour le reste du collectif : comment utiliser une scie plongeante – les chambres sont construites en section de bois. Ensuite on a vraiment fait du plan, on est passé à la liste de découpes, quelles sont les sections, les nomenclatures, enfin c'est pas mal de skills qui se sont transmis, de manière un peu organique, quoi. »

Le chantier participatif et collectif favorise ainsi la transmission et l'échange de connaissances, de savoir-faire, et renforce le collectif et les liens entre les différent.e.s participant.e.s, internes ou externes au projet.

Hex.ao Acacias est constitué d'un grand espace dans lequel ont été installés quatre petits modules d'habitation légère autoconstruits en bois et polycarbonate. Dans une perspective communautaire, la





vitrées récupérées. Ensuite il y avait un peu les bureaux d'électronique, de petites choses on va dire : il y avait un espace de projection, cinéma, une bibliothèque, et puis ensuite des établis. Donc oui, on a fini par attribuer des fonctionnalités à ça, mais dans le cœur du projet, on est vraiment arrivé avec atelier, cuisine, chambres. Et puis ensuite, on a un peu re-discuté des espaces. »

Une fois l'espace réhabilité, les communs installés et les chambres construites, vient la phase d'habitation.

« De chantier continu, c'est devenu décoration continue. »

Pour des raisons budgétaires à nouveau, la récupération et le réemploi ont été tout de suite privilégiés pour l'aménagement de l'espace, et une fois de plus, les skills du collectif ont été décisifs.

« On avait aussi un chineur, c'est à dire quelqu'un qui est toujours sur les plateformes de revente de seconde main, Ricardo, tout ça. Donc par passion, c'est à dire qu'il récupère pas mal d'objets de design, et puis il a mis son hobby au service de collectif. Et ça nous a pris beaucoup de temps de chercher des opportunités de réemploi, ensuite beaucoup de temps de voyage, de la route, la désinstallation, c'est énormément de temps. »

Pour Yassine, c'est par l'ameublement et la décoration qu'on commence à habiter l'espace.

« Et je pense que là, on entre dans le champ du chez-soi : c'est comment est-ce que d'un espace aménagé avec les moyens du bord, on finit par se l'approprier en personnalisant ? Et ça passe aussi par le mobilier, par toutes ces questions-là. »

« Chaque élément présent dans l'espace a une histoire : on l'a d'abord découvert, ensuite on est allé le chercher, ou alors on

l'a modifié, et ça, ça crée des souvenirs communs dans l'autoconstruction, et puis de manière plus générale, il y a vraiment un rapport aux objets, qui était en tout cas ici prédominant, c'est sur ça qu'on se chamaillait, sur ça qu'on rigolait quoi. »

Comme il l'évoque, en plus de l'histoire interne aux objets, discutée précédemment, il y a une histoire collective qui se crée en lien avec ceux-ci. Cette appropriation s'est appliquée aux espaces communs, en collaboration avec toutes les personnes occupant l'espace, habitant.e.s et usager.ère.s mais également aux espaces de chambres, et ce, de manière plus personnelle.

« Tout le monde a fini par personnaliser l'espace qui lui était propre, l'espace privé. Le fait de travailler avec du bois, ça se modifie plus facilement que si c'était des éléments minéraux. La simplicité de

générosité a été laissée aux espaces communs : cuisine, ateliers partagés, salon, bureaux, au détriment des chambres.

« Cette idée d'habiter dans un espace, de ne pas être limité par du rigide, d'avoir une sorte de grand terrain de jeu dans lequel tout est un peu plus ou moins modulaire ou à modeler. Ça, c'était assez agréable. »

« On s'est préparé une cuisine et un atelier, avant de pouvoir autoconstruire. [...] C'est un peu comme dans un chantier quoi : il faut une cuisine, et des outils. Le choix de l'autoconstruction, c'était évidemment une question de budget. À savoir que pour chaque chambre, la cigüe nous a prêté 2000 francs, qui ont servi à l'achat des matières premières. [...] Et ensuite, 2000 francs pour le reste de l'espace, qui en fait est 5 fois plus grand que l'espace pris par les chambres. »

« Il y avait l'espace poussière, qu'on a réussi à cloisonner avec des cloisons



construction fait que tout le monde était en mesure d'ajuster vraiment les espaces. Il y a une chose qui est restée, c'était vraiment d'alcôve lit, c'est-à-dire la partie haute, la partie perchée. Et puis, vraiment, la personnalisation des espaces, elle s'est concentrée sur les quelques marches qui composent le module, qui donnent accès à l'espace lit, à l'espace nuit. Là, tout le monde a un peu freestyle quoi. »

L'habitat léger autoconstruit offre cette possibilité de personnalisation, et c'est une des forces de ces pratiques. En effet, en ayant construit soi-même, on obtient une telle connaissance des installations qu'il est possible de facilement les modifier sans en impacter le fonctionnement. En optant pour des systèmes constructifs simples et modulaires, on laisse également cette possibilité d'appropriation aux autres, les usager.ère.s n'ayant pas construit par elleux-mêmes.

« Il n'y a pas cette opacité du bâti classique, où en fait si on n'est pas dans la technique ou dans la construction, un mur, c'est un mur [...]. Là, il y a cette notion de transparence avec le polycarbonate qui fait qu'on comprend la structure, elle n'est pas cachée. Et puis, de comprendre pourquoi ça tient, et qu'est-ce qui peut s'ajouter et qu'est-ce qui peut se retirer. »

Comme Yassine me le mentionne, ceci est loin d'être le cas dans le logement classique. En effet, l'opacité des systèmes constructifs constitue une première barrière aux potentielles modifications de l'espace à son image, mais la question de la propriété en pose une seconde : le pouvoir sur son logement d'une personne locataire est quasiment réduite à néant, et s'arrête à des éléments de décoration et d'ameublement. La modularité de la solution proposée ici par hex.ao permet de s'extraire de ces

contraintes, tout en s'intégrant dans un espace en location. Cette modularité est un point très intéressant, car elle permet de répéter le système de chambre à l'infini, tout en laissant à toutes et tous un pouvoir d'appropriation relativement important. Par sa nature non-invasive, il peut être installé sans l'altérer dans n'importe quel espace, facilitant la réhabilitation de tous types d'espaces, notamment en milieu urbain, en logements facilement et rapidement autoconstruits, tout en laissant une liberté importante d'adaptation à leurs besoins pour leur espace de vie par les habitant.e.s.

Yassine m'explique ensuite qu'à la décoration et l'aménagement, s'ajoute pour lui à la perception du chez-soi une toute autre dimension, celle des habitudes.

« Je pense qu'il y a la notion de réflexes, d'habitudes, ce truc de se projeter dans des habitudes, savoir comment s'articulent nos week-ends, comment s'articulent nos soirées en semaine. Ça pour moi, c'est du chez-soi, il y a un peu de réconfort, de savoir comment va se passer l'après, quoi. »

« Une image comme ça qui me vient, c'est quand on finit par descendre des escaliers de manière très rapide parce qu'on les connaît par coeur. Il y a aussi ce rapport comme ça à l'escalier, [...] ce rapport au rythme et à la géométrie [...]. Et puis je pense que ça rejoint ce truc d'habitudes : il y a l'espace, il y a la personne. Et puis quand on parle d'habitudes, en fait on parle quand même d'une certaine forme de mouvement, si on devait avoir une vue de haut, en tout cas une implantation un peu des espaces, ce serait une sorte de géométrie, de ballet, de chorégraphie, et ça pour moi ça fait partie des choses qui font qu'on s'en imprègne, et quelque part, ça fait partie nous. »





Ces habitudes se construisent de manière interne et personnelle, mais dans le cas d'une vie en colocation, en collectif, certaines apparaissent collectivement, et lient les personnes entre elles, mais aussi les personnes à l'espace. Yassine m'explique que cela ressurgit particulièrement dans le cadre du déménagement en cours du collectif hex.ao.

« Avec un de mes colocs, Romain, on est là depuis le début, dans la partie habitation. Lui il m'a tout de suite dit, « Il faut qu'on aille manger ce sandwich au poulet, dont on avait l'habitude ! ». Donc, il y a quand même un rapport à l'extérieur, à l'environnement autour du foyer qui se fait, surtout quand on déménage un peu plus loin, il y a un peu les habitudes à l'extérieur du foyer qui reviennent comme ça, au galop. Et puis, quand on quitte une maison, on

enlève tout ce qu'on y a apporté. Et c'est un peu une partie de nous, finalement, les affaires d'un déménagement. Donc, on découvre des choses, on redécouvre des choses. Et on se questionne aussi sur : est-ce que tel élément, tel objet, mérite de nous suivre encore ou non. Et c'est presque un arrachement à l'espace, mais aussi aux objets. En tout cas, c'était pas évident. »

Le chez-soi, l'habité, s'étend bien à l'extérieur des limites physiques du logement. C'est une rue, une ville, des amis, des colocataires, des voisins. Comme Yassine le dit, le déménagement, c'est un arrachement : ces choses-là ne disparaissent pas, mais elles ne font plus partie de notre quotidien, ne constituent plus nos habitudes.

Il est évident au cours de cet entretien que la notion de collectif chez hex.ao est centrale à tous les

niveaux de l'habité. C'est le point de départ du projet, et elle a été intégrée dans toute sa conception.

« Je dois aussi préciser qu'on a tout de suite exclu l'idée d'avoir des ateliers d'artistes, c'est-à-dire des ateliers personnels. L'idée c'était pas que chacun ait son espace de production personnel, mais plutôt que ce soit une sorte d'espace partagé. »

« Le collectif était assez complet et investi au complet sur les questions de rendre cet espace habitable, et praticable pour ceux qui avaient accès à l'atelier uniquement. »

Mais habiter et fonctionner en communauté implique de composer avec d'autres n'ayant pas nécessairement les mêmes besoins, envies, goûts que soi, c'est un travail tout particulier qu'il faut réaliser afin d'habiter en commun et de

parvenir à ce que chacun.e puisse se sentir chez soi. Malheureusement, il a parfois fallu accepter qu'à l'usage, les principes collectifs imaginés au départ peuvent ne pas s'appliquer comme prévu. C'est le cas de la co-existence dans le même espace des habitant.e.s, ayant une chambre à hex.ao, et des autres membres du collectif, utilisant les ateliers et autres espaces communs.

« On voulait le plus grand espace possible pour le reste du collectif, pour ceux qui n'habitent pas ici, mais qui auraient une activité. Ça n'a pas très bien fonctionné, et je sais qu'on en a parlé, et le reste du collectif qui n'habitait pas ici, avait exprimé un peu ce malaise dans certains cas, en arrivant dans un atelier, dans l'espace de travail partagé, d'arriver chez quelqu'un. Ce n'était pas écrit sur la porte, on ne l'a pas non plus martelé, mais ils ont senti qu'ils arrivaient dans le chez-soi des autres. C'est ce qui fait que l'énergie s'est un peu diluée dans le collectif, et qu'il n'y a pas de suite, c'est que finalement les habitants se sont très rapidement trouvés seuls ici. C'est une des réflexions qu'on a eu quand on se projetait dans un autre espace, c'était de vraiment cloisonner l'espace de vie, pour que le chez-soi des gens s'arrête, de mettre des seuils plus importants, des limites plus importantes. Dessiner le chez-soi de manière plus nette, parce que là finalement le chez-soi s'étend, et n'a pas de limite, quoi. »

Les habitant.e.s, pratiquant tout cet espace au quotidien, laissaient donc assez évidemment une trace importante sur les communs, ils constituaient aussi leur espace de vie : leur salon, leur cuisine. Il est donc assez aisé de comprendre en quoi il était plus difficile pour les autres membres d'utiliser ces espaces comme s'ils étaient les leurs aussi. Comme il l'évoque, le modèle de vie collective qu'hex.ao a mis en place est expérimental, et il est nécessaire de le rediscuter afin

de le faire évoluer pour atteindre une forme plus pérenne dans le temps, et qui puisse encourager une cohabitation entre habitant.e.s en usager.ère.s.

Cohabiter, donc, c'est aussi s'adapter, faire attention aux autres, et communiquer. Yassine mentionne en rigolant certaines choses avec lesquelles il a fallu composer, surtout dans cet espace où il y a une très forte promiscuité entre les espaces de chambres :

« C'est quand on invite des gens à nouveau, parfois à partager son lit, qu'on réalise que tout d'un coup, on peut discuter avec son coloc, quoi, dans son propre lit ! »

« Il y a des règles un peu tacites qui sont instaurées, d'autres moins... Enfin, c'est fluctuant, il n'y avait pas de règlement établi, mais on a tout de suite interdit les machines à laver le matin, le week-end. Ensuite, il y avait : ne pas passer de coup de fil dans son espace de chambre. Non, ça s'est en général bien passé. Enfin, la communication était un peu essentielle, mais c'était des règles un peu fluctuantes en fonction des habitudes de chacun. »

Mais cohabiter, c'est aussi construire un chez-soi collectif, c'est des liens qui se tissent. Dès lors, le déménagement se vit aussi collectivement, et l'arrachement n'est pas seulement personnel, lié au lieu, mais il est aussi le déchirement de cette vie en commun, ces habitudes communes, ces règles construites ensemble.

« Bon, après, c'est vrai que l'avantage qu'on a, c'est qu'on déménage en même temps, donc c'est un peu le chez-nous qui n'est plus chez nous. C'est pas une personne qui part. C'est vraiment : là, on vide un espace, et on sait que personne n'y habitera. [...] Donc, en fait, c'est comme si on emmenait le chez-nous, enfin, le chez-soi, avec nous. Tout en se séparant, donc il s'éclate en morceaux. »



Mathilde

44 ans, artiste visuelle

Co-conception, co-construction, co-habitation

Mathilde est co-directrice de bermuda aux côtés de Bénédicte le Pimpec, Max Bondu, Julien Griffit et Guillaume Robert. Bermuda, c'est une coopérative artistique ayant donné naissance à un lieu, à Sergy, dans l'Ain : des « ateliers mutualisés de fabrication, de recherche et de diffusion en arts contemporains¹ », accueillant également les habitations des associé.e.s. Ce bâtiment, réalisé en autoconstruction par les membres de la coopérative, est un cas qui m'a semblé très particulier de par son ampleur et son apparente pérennité, qui dénote avec les différents exemple d'autoconstruction que j'ai pu visiter pour ce travail. Cet aspect-ci, il est à la genèse du projet bermuda, et il a guidé sa conception.

« L'idée de construire un bâtiment sur mesure, un bâtiment qui serait fait pour des pratiques artistiques et qui pourrait accueillir la leur et celle d'autres, c'était une envie pour eux, et aussi une envie de créer un outil collectif qui permette de pérenniser les pratiques artistiques. Ça, c'est vraiment lié au contexte du marché de l'art et du monde de l'art contemporain

[...]. Et donc c'était aussi la question de comment on se met ensemble pour être plus forts et pour permettre de continuer à avoir une pratique en ayant des outils, en ayant des espaces, et en mutualisant tout ça, parce qu'ensemble on est plus forts. »

Mathilde rejoint le projet en 2016 avec son compagnon Guillaume Robert, et après beaucoup de recherches et de travail de conception, le groupe parvient à acquérir un terrain à l'été 2018, sur lequel il construira les ateliers jusqu'en 2021, à l'achèvement du chantier. Les associé.e.s visaient donc à inventer un lieu de création artistique et d'habitation durable et collectif, pour elleux, mais également pour un cercle plus large d'artistes, nécessitant une certaine simplicité et une polyvalence pour faciliter le partage des espaces et des outils et « offrir un contexte identiquement favorable » aux singularités qu'ils représentent².

« Et pour eux c'était pas juste le faire pour soi, mais c'était aussi le faire pour un groupe et pour plus large, donc c'est ça un peu le but de bermuda, c'est pour ça qu'il y a comme des cercles concentriques : il y a un noyau dur, on dirait aujourd'hui que c'est les associé.e.s, en plus maintenant ça se lie avec la question habitante, donc il y a et les fondateurs qui sont habitants, après il y a les membres permanents, c'est-à-dire ceux qui louent un espace et qui sont là tout le temps, donc c'est aussi un peu un chez-soi, mais le chez-soi de l'atelier, le chez-soi du travail, et ensuite il y a tous ceux et celles qui viennent en résidence. On les choisit, c'est pas un appel à projet, on les invite et je crois qu'on essaye de mettre en place des formes qui poussent à l'attachement, disons. »

Bermuda, c'est un projet de grande ampleur : 1300m² de toiture, sous laquelle s'articulent 4 blocs construits en brique alvéolaire, et où le reste de l'espace couvert constitue une halle polyvalente





1. **Mathilde Chénin**, *Construire et habiter en artiste : le commun par l'usage*, 2024, p. 27.

2. **Sarah Ador**, « À Sergy, nous, l'art et le toit », *Topophile*, 22 avril 2023, <https://topophile.net>.



Mathilde Chénin sur le chantier ©bermuda

permettant non seulement aux artistes de travailler en extérieur, mais également d'accueillir divers événements. Deux des blocs accueillent les habitations et les ateliers personnels des associé.e.s, et les deux autres sont partagés : un bloc d'atelier bois, métal, ou encore céramique, ainsi que des espaces de bureaux pour les locataires, et un bloc comprenant cuisine et salle de bain commune, des bureaux, un atelier de montage et post-production vidéo, ainsi que le « motel », studio d'habitation réservé aux artistes en résidence. Ce qui a particulièrement piqué mon attention, c'est la complexité de réalisation d'un tel édifice en autoconstruction, en termes de mise en oeuvre, mais également en termes de conception.

« Au départ, cette volonté de construire, elle vient beaucoup de Maxime. C'est lui qui

fait le premier geste de vouloir construire un bâtiment. [...] Et je pense que dans son parcours, à un moment, il y a la volonté de construire en dur, et quelque chose qui dure. »

Assez tôt dans le développement du projet, les membres fondateurs rencontrent l'architecte Thomas Mouillon, qui va vite se lancer avec eux dans le projet bermuda. La présence d'un architecte dans la conception d'un projet prévu en autoconstruction est inédite dans les différentes habitations que j'ai pu étudier jusqu'ici, et elle permet d'étudier où il est possible de trouver sa place en tant qu'architecte dans de tels projets, généralement conçus de manière autonome par les constructeur.rice.s-habitant.e.s.

Un processus de co-conception se met alors en place entre tous les participants au projet, et il s'avère particulièrement intéressant de

s'y pencher, car il met en exergue les difficultés de la conception en collectif et soulève des questions quant à l'intégration des futur.e.s habitant.e.s au développement d'un projet.

« Assez vite, on l'a pensé comme un gros objet artistique, et dans la manière dont on l'a collectivement fabriqué, il y avait vraiment des ressorts qu'on retrouve à plein d'autres moments : dans comment on fait une expo, comment on fait un programme artistique, comment on fait une sculpture, etc. On l'a vraiment pensé comme ça quoi. Et du coup, le premier dessin de Thomas, il était quand même nourri des trois ans qu'ils avaient passé à regarder des choses ensemble, à discuter, à comprendre de quoi ils avaient besoin, etc. »

Cette perception du bâtiment comme une œuvre collective va à la fois grandement nourrir le projet, mais va aussi rendre le processus

plus complexe, et le travail de création entre les membres va s'avérer parfois conflictuel. Étant donné leurs statuts d'artistes et cette perception de bermuda en tant qu'œuvre, toutes et tous avaient une véritable envie d'en faire un objet qui leur ressemble, qui corresponde à leurs besoins et leurs attentes, qui favorise leurs pratiques artistiques, et que la forme commune « émerge de l'expression des singularités, du point de vue, des visées et des visions de chacun.e³ », donc de composer, chacun.e avec ses spécificités, une réalisation collective.

« Je pense qu'à un moment, il y a une question de ce truc que ce chercheur en théâtre [Laurent Lapierre] appelle « l'élaboration en spirale ». Je pense qu'on fonctionne assez comme ça pour tout et c'est comme ça qu'on crée de l'art collectivement. C'est-à-dire qu'à un moment, ce qui est important, c'est l'objet qu'on va créer. Ce n'est pas les égos ou les positions des uns et des autres. [...] On réagit les uns aux autres en ping-pong. »

« Et quand il y a, et il y a eu des disputes : la brique, le bois, etc., là, en fait, comme on ne voulait pas voter et comme on essaie que ce soit horizontal, on discutait pendant des mois. Chaque fois, on rediscutait et on rediscutait. Et ce jusqu'à ce qu'on trouve un terrain de consentement, que les uns et les autres parviennent à ça. »

Ce mode de fonctionnement s'est avéré efficace étant donné que le projet est parvenu à se réaliser, mais certaines personnes ont été perdues en route, faute de terrain d'entente. Mathilde m'explique que c'est le cas de Gaël Grivet, présent à la genèse du projet aux côtés de Maxime Bondu, qui a quitté bermuda durant sa conception.

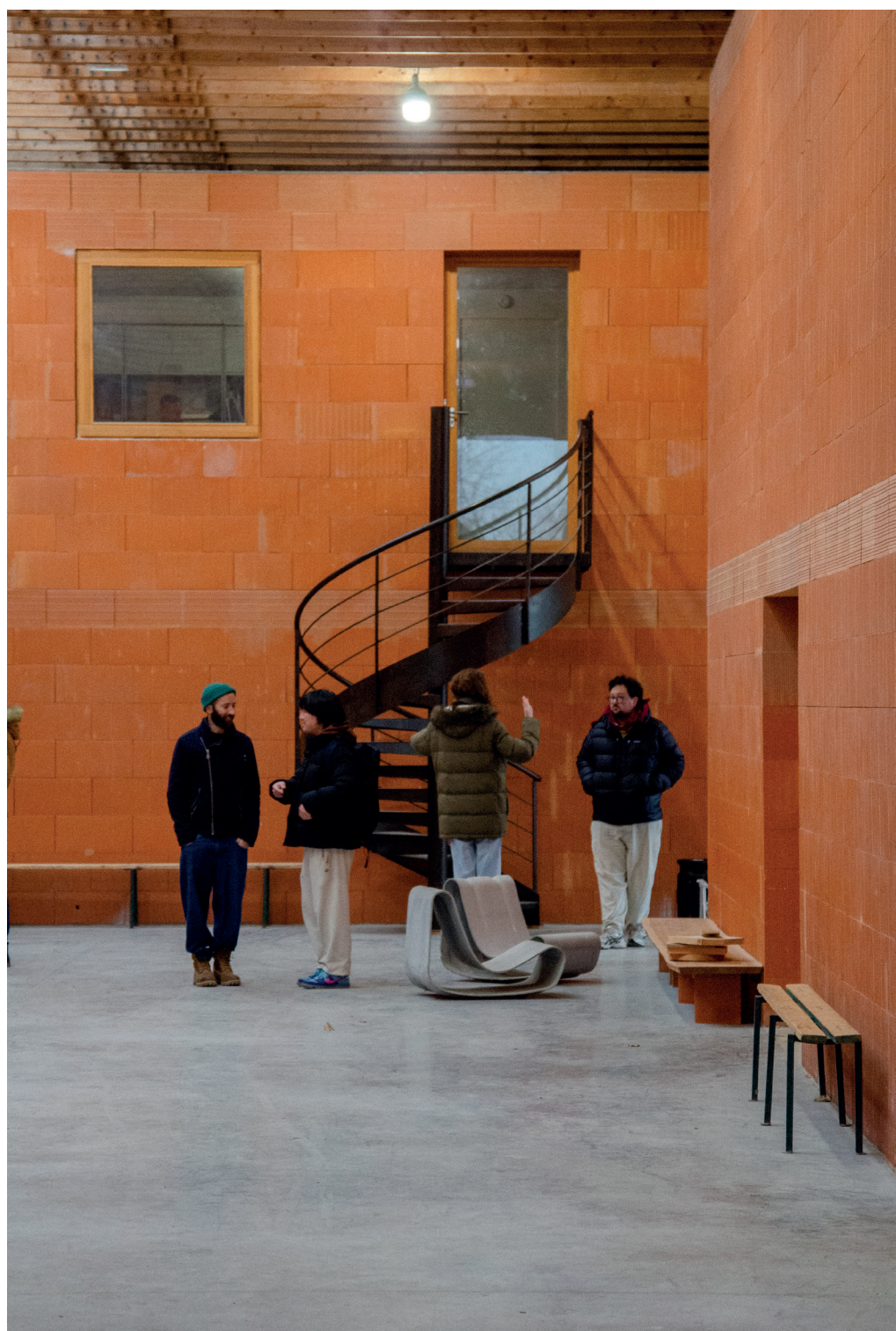
« Gaël Grivet, à un moment, il est parti aussi parce qu'il trouvait plus d'espace de consentement avec le projet, je pense.

[...] Il y a eu plein d'endroits de tensions jusqu'à ce qu'il n'en dorme plus la nuit quoi. On a essayé pendant plus d'un an de trouver des solutions, parce qu'il y avait les questions constructives, mais il y avait les questions d'organisation collective et puis il était dans une sorte d'insatisfaction sur tout. [...] Donc avant le début de la construction, il est parti. »

Cette co-conception a aussi posé des difficultés à l'architecte, qui

devait réaliser des démarches administratives en lien avec le projet, ce qui nécessitait par moments de figer certains éléments, certaines phases du projet pour en assurer la réalisation dans les temps.

« En vrai, il était en face d'une bande de personnes qui n'étaient pas d'accord non plus toutes entre elles, qui n'avaient pas du tout envie de lâcher sur les questions de forme, en fait, c'est-à-dire qui



questionnaient à peu près tout ce qu'il proposait et qui ne respectaient absolument jamais les deadlines ou la cadence dont lui avait besoin pour mener à bien le truc quoi. »

Finalement les travaux sont lancés en 2018, et cette nouvelle phase du projet bermuda vient aussi avec sont lot de particularités. En effet, le chantier est réalisé par moments en co-construction, les associé.e.s collaborant avec des professionnel.le.s pour mener à bien les travaux, tout en négociant une participation active de leur part dans le processus, et à d'autres moments en autoconstruction pure. Ici encore, la situation de bermuda qui est assez unique. Cette manière de faire vient dans un premier temps d'une réelle volonté de la part des futur.e.s habitant.e.s de faire partie

de a construction, mais également de facteurs bien plus pragmatiques, comme celui du budget.

« À un moment, c'est des formes de pragmatisme. On avait besoin d'être pragmatique, c'est-à-dire qu'on voulait construire un gros bâtiment, ça, c'était quand même dès le départ le projet, mais on n'avait pas d'argent. Et comme on n'avait pas beaucoup d'argent, enfin, au début on n'en avait pas, il fallait qu'on puisse le construire nous-mêmes pour baisser les coûts de construction. »

« Donc il y a eu des choix comme ça qui étaient à la fois des choix pragmatiques, mais aussi esthétiques. Enfin, ça a toujours été, il y avait des triangulations comme ça entre ce qu'on était capable de fabriquer, concrètement avec nos mains, avec cette équipe un peu de bras cassés au début, ce qu'on arrivait à lever comme argent, et

aussi comment on pensait l'objet comme une œuvre, en fait. »

Ces allers-retours entre des questions de faisabilité et de volontés architecturales et esthétiques pour le projet le nourrissent au cours du temps. L'autoconstruction se présente alors comme une évidence aux associé.e.s, et il a donc fallu inventer de nouvelles manières de fonctionner en collaboration avec des entreprises sur un chantier.

« Là on a eu de la chance et puis un bon esprit de conviction de Maxime, parce qu'il y avait un double enjeu : ce qu'on leur demandait à ces entreprises c'était que nous on puisse faire la main d'œuvre finalement, pour que ça coûte moins cher, mais que eux posent leurs décennales sur ce que nous on allait faire. Donc là il y avait quand même un risque pour eux. »



3. Mathilde Chénin, *Construire et habiter en artiste : le commun par l'usage,* 2024, p. 176.



« C'est beaucoup Maxime qui l'a géré, d'abord, il a fait le lien entre nous et les équipes de professionnels, parce que c'était quelque part le seul en capacité de comprendre des plans, de comprendre des demandes techniques, et de faire des recherches de matériaux, des recherches de solutions, etc. »

Ce travail présente différents enjeux : peser les risques, évaluer les capacités de l'équipe à réaliser certaines tâches pour décider de leur rôle lors de chaque phase, etc., mais Mathilde m'explique que souvent, les entrepreneurs étaient plutôt intéressés par l'idée relever le défi de travailler avec des non-professionnel.le.s enjoué.e.s à l'idée d'apprendre à construire par eux-mêmes.

« Donc on a bossé avec d'abord une entreprise de maçonnerie. Donc eux, ils ont coulé les piliers et poutres qui

tiennent le toit sur place. Ils ont monté les briques et fait le terrassement au départ, et puis ils ont sous-traité la dalle [...]. Avec eux, nous, ce qu'on a fait, c'est la main d'œuvre, en fait, la manutention. Donc on a remplacé toutes les tâches pas techniques : poser les fers, passer les briques, etc. Ensuite, l'autre gros lot sur lequel on a bossé, c'était la charpente. Donc là, on travaillait avec un charpentier d'un bled à côté, de Challex. [...] En fait c'est des fermettes industrielles, elles arrivent en deux morceaux, donc nous on les a assemblées. Et lui, ce qui l'a un peu fait tripper, je pense, c'est l'ampleur de la fermette et le nombre de fermettes. Et puis, l'enjeu, un peu de bosser avec des gens, qu'il ne sait pas d'où ils sortaient. Donc, il a pas mal aimé ça, je pense. Lui, il nous a quand même vachement formés. Parce que c'est co-construction, mais je dirais, c'est autoconstruction. Enfin, si on dit autoconstruction, il y a la part d'apprentissage sur le tas, et on a quand même tous beaucoup, beaucoup

appris. Maxime dans ce rôle aussi de chef de chantier, disons. Et puis, nous autres, plein de trucs. Moi, j'ai manié des outils que j'aurais jamais pensé manier un jour, comme faire du Bobcat, par exemple. Et après, le charpentier nous a accompagné, pour poser toutes ces fermettes et les fixer. Puis il nous a juste montré comment faire la couverture. Et la couverture, on l'a faite tout seuls. [...] Ensuite, nous, on a fait tout seuls la pose des réseaux sous-dalle, donc on a fait toute la couche de réglages, les réseaux. Là, c'était avec un plombier-électricien indépendant et qui est lié à cette association qui s'appelle les Castors, c'est cette association lyonnaise d'autoconstruction. Là aussi, c'était un peu, je pense pour lui une espèce d'aventure, parce qu'il fait souvent de l'autoconstruction, mais pour des maisons individuelles. Et là, ça le faisait tripper de faire ce gros bâtiment. Et puis à chaque fois, il y a une entente, je pense, il y a une sorte d'affinité qui est un peu là au préalable et qui se nourrit après. Et donc

lui nous a aidé à faire les plans, et puis il venait une journée de temps en temps, il nous montrait ce qu'il fallait qu'on fasse, comment faire les branchements, etc., et il revenait trois semaines plus tard ou un mois plus tard, il fallait qu'on ait fini de faire ça et il venait checker, il regardait. Et après ça, en fait, c'est tout avec les personnes avec qui on a travaillé. Tout le reste, on l'a fait tout seul en fait. »

Une fois la construction terminée vient le temps de l'installation, et de l'appropriation personnelle de chacun.e dans son espace de vie et d'atelier. Les blocs réservés aux associé.e.s avaient été dessinés de manière aussi simple que possible, afin que chacun.e puisse les adapter à leurs pratiques et manières singulières d'habiter. Une fois de plus, pour Mathilde, l'autoconstruction et l'expérience du chantier créent un attachement tout particulier à son habiter.

« Je pense que je suis hyper attachée à cet endroit parce que j'ai projeté des tas de trucs alors que c'était pas encore un lieu d'habitat. Je pense qu'en fait dès qu'il y

a eu l'espace des blocs, alors même que les murs n'étaient pas montés, moi j'ai commencé à l'habiter en fait, ce lieu, à projeter. Et du coup j'y suis très attachée, et puis il y a une forme de connaissance de comment c'est fait, de ce qu'il a fallu faire pour faire ça. »

« Nous, on s'est approprié le truc en fabriquant nous-mêmes la plupart des meubles, enfin, en faisant faire, par un très bon copain. [...] Ça a pris plus de temps peut-être, mais c'était important que l'espace il nous ressemble en fait. »

Ensuite vient la question de la cohabitation, et on retrouve à bermuda beaucoup de thèmes similaires à ceux abordés précédemment par hex.ao, de gestion des espaces communs et des relations entre personnes, ainsi que des tâches à partager dans le collectif. Mathilde m'explique aussi que l'intensité des travaux a un petit peu épuisé les membres du collectif une fois le régime d'urgence du chantier terminé, et que cela implique certaines difficultés dans l'implication de ceux-ci dans

le maintien des activités et la réalisation de projets de nouveaux chantiers autour de bermuda.

L'exemple bermuda est important à observer et à étudier dans ce sens qu'il démontre une manière alternative de concevoir, planifier, et construire un bâtiment d'ampleur importante. En effet, le processus suit le schéma classique de l'industrie de la construction, ce qui dénote de la plupart des exemples d'autoconstruction : légalité, négociations avec la commune, dépôt de permis de construire, travail avec un architecte, intervention d'entreprises de construction, décennales, etc. Mais bermuda parvient à intégrer dans ce système la démarche d'autoconstruction et tout ce qu'elle implique, éléments qui ont été étudiés dans les différentes études de terrain de cet énoncé théorique. En alliant ces deux mondes, iels ouvrent la voie à de nouvelles manières de penser l'architecture, plus proche de ses futur.e.s habitant.e.s et usager.ère.s, en collaboration avec elleux, à tout les niveaux de projet.



Habité et *singularité*

Les entretiens réalisés ci-dessus permettent de mettre en évidence le caractère singulier et personnel de l'habité, discuté dans la première partie sur le chez-soi. Chacune des six personnes interviewées possède un ressenti personnel du chez-soi qui lui est propre, respectivement un refuge en constante évolution, soi-même et le collectif, des fenêtres et des plantes, un confort visuel et affectif lié à l'histoire de chacun des éléments composant l'espace, un ensemble de gestes et d'habitudes, un espace rangé dont l'usage est connu et fluide. Pour mettre en place un chez-soi, parfois, il en faut peu, et parfois le processus est plus long et demande une plus grande implication. À la lumière de ces quelques exemples, il est possible d'entrevoir la puissance de l'autoconstruction dans ce processus. En effet, bien que cela demande un investissement souvent considérable de sa personne, la construction de son propre habité résulte en des formes très variées de logements, reflétant à chaque fois l'identité de l'habitant.e : son histoire, ses goûts, ses besoins, jusque dans sa taille, son ouverture aux autres, son besoin de solitude, et tant d'autres choses jusque dans les moindres détails. De manière souvent très instinctive, chaque constructrice-habitante et constructeur-habitant trouve des réponses architecturales à ses volontés d'habitation et compose l'espace avec elles.

L'architecte et *l'autoconstructeur.rice*

« *Homes aren't created by architects. We merely plan houses - empty shells inviting diverse occupation.* » ¹

Cette affirmation de Patrick Weber évoque une réalité : le chez-soi est quelque chose que se crée par elle-même la personne habitant un espace créé par un architecte. Néanmoins, en réalité il n'est pas toujours simple de s'approprier une coquille vide, dessinée pour tout le monde et personne à la fois. Ici, l'on peut questionner le rôle de l'architecte dans la création de lieux de vie constituant plus qu'un standard dans lequel quiconque pourrait s'installer, sans y habiter pleinement. Les exemples d'autoconstruction étudiés nous offrent un certain nombre de pistes de réflexion sur le sujet. En effet, la créativité de ses pratiquant.e.s lorsqu'il s'agit de s'inventer un habitat n'est plus à prouver, et nous avons pu apercevoir l'intensité qu'un chez-soi peut représenter lorsqu'il peut être entièrement créé à son image. Ainsi, peut-être est-il possible de s'inspirer des autoconstructeur.rice.s pour aller vers une architecture plus favorable aux questions habitantes, et incluant aussi un certain nombre de principes mis en avant par ceux-ci.

1. **Patrick Weber**, « Home/life - a register of adaptations onto an existing architecture », dans *Theory and history of architecture conference, architeo 15*, 2015 p. 270-271.

Favoriser *l'habitabilité*

2. **Jean-Marc Besse**, *Habiter :
Un monde à mon image*, Flammarion
2013, p. 9.

« Les architectes peuvent, bien sûr, se sentir concernés par ces questions. Ils peuvent reconnaître leur rôle, voire leur responsabilité, dans le dessin des espaces de l'habiter, dans l'ordonnancement et l'apparence des habitats et, par là, dans ceux des manières d'habiter. »²

Faciliter l'appropriation, c'est permettre à chacun.e de prendre sa place dans l'environnement bâti, et donc favoriser son insertion dans le monde. Les approches possibles sont variées et permettent d'imaginer des alternatives à notre conception de l'architecture.

Par exemple, la stratégie adoptée par hex.ao, comme Yassine nous l'a expliqué, consiste en l'implémentation de modules simples à mettre en œuvre, à modifier, et à démonter. Cette approche, impliquant un impact minime sur l'espace dans lequel elle s'implante, a néanmoins laissé à ses occupants une certaine marge de manœuvre dans l'appropriation et l'adaptation à ses besoins de l'espace de chambre. Voici une solution simple, peu onéreuse et non-invasive laissant sa place à l'inventivité de l'habitant.e pour mettre en place son chez-soi. De la même manière, ce principe peut être retrouvé dans d'autres des situations étudiées. Le cas de Michel, tout comme celui de Rafael et Sandra mettent en avant la force d'appropriation dans tous les aspects de son logement, et l'on peut imaginer des solutions architecturales permettant une très grande liberté sur son habitat, même au sein de l'environnement bâti. La situation de Mathilde avec bermuda apporte une preuve de la possibilité d'une telle architecture, où les blocs d'habitation sont prévus comme des grandes boîtes, volontairement simples afin de permettre à chacun.e d'inventer son habité dans ce cadre prédéfini.

Le cas bermuda est évidemment une source d'inspiration à ne pas négliger pour repenser l'architecture à la lumière de l'autoconstruction, étant donné la particularité de son approche vis-à-vis des autres exemples étudiés. En effet, le projet ayant été développé aux côtés d'un architecte, il met en avant une manière alternative de dessiner un bâtiment, dans laquelle les futur.e.s habitant.e.s et usager.ère.s sont placé.e.s dans un rôle central afin de parvenir à un résultat qui soit le leur. Par-delà la co-conception, les exemples d'autoconstruction nous montrent qu'en plus de cette force d'appropriation évoquée précédemment, la participation au chantier de son propre habitat, le travail manuel en lui-même, facilite la projection et même directement une sensation d'habitation d'un espace avant même qu'il ne soit construit, tout en créant un attachement fort et une relation particulière entre habitant.e et habité. Évidemment, intégrer cette pratique dans tous types de chantiers n'est pas forcément simple et remet en question toute l'industrie de la construction, impliquant des changements drastiques de fonctionnement. En tout cas, la participation d'habitant.e.s en collaboration avec des professionnels, qu'ils soient architectes ou constructeurs, s'est montrée possible et bénéfique économiquement, ainsi que pour la constitution d'un chez-soi. Par leur mise au premier plan de la valeur collective de l'habité,

hex.ao a aussi mis en place un espace favorisant la convivialité et l'entraide, des « biens communs³ » trop souvent oubliés ou empêchés par l'architecture comme elle est majoritairement pratiquée aujourd'hui, c'est-à-dire hostile au vivre ensemble hors de la cellule familiale nucléaire classique. Il semblerait que de manière générale, l'autoconstruction favorise ces aspects là de la vie en commun. En effet, là où les exemples d'hex.ao et de bermuda étaient dès leur genèse prévus comme des expérimentations sur l'habitat collectif, la situation de la ferme de l'Amarante est constituée de plusieurs projets⁴ ayant chacun été pensé et réalisé individuellement. Pourtant, la convivialité et l'entraide sont bien présents dans la vie de ces personnes, et les relations de voisinages sont très bonnes. Cela est dû dans un premier temps au contexte social et environnemental dans lesquels iels sont installé.e.s, où la participation aux activités de la ferme est encouragée, et des événements de voisinage sont régulièrement organisés ou arrivent de manière impromptue ; mais également à la pratique de l'autoconstruction elle-même, qui encourage fortement l'échange de techniques de construction, de savoir-faire, de matériaux, ou encore de coups de main. À travers leur pratique commune de la construction, les voisin.e.s partagent donc de nombreuses choses, et construisent une vie collective, une relation de voisinage vivante.

3. **Luca Pattaroni**, « La ville plurielle : Quand les squatters ébranlent l'ordre urbain », dans *Enjeux de la sociologie urbaine*, PPUR, 2007, p. 283-314.

4. En dehors de Michel et de Sandra et Rafael, il y a sur le même terrain plusieurs autres habitats, majoritairement autoconstruits. Certain.e.s y ont aussi habité puis déménagé. Ceci crée une forme de communauté, où tout le monde se connaît et entretient une certaine entente.

Créative *durabilité*

En dehors des notions purement habitantes, les autoconstructeur.rice.s optent également majoritairement pour des approches s'insérant dans une démarche de durabilité. La créativité dont iels font preuve dans ce domaine est particulièrement intéressante à étudier, car elle peut inspirer des solutions architecturales applicables à de plus grandes échelles. Cette créativité se retrouve notamment dans les installations techniques (chauffage, électricité, etc.).

Le recours à la récupération et au réemploi, bien qu'il soit souvent d'origine économique, est également appliqué dans tous les projets visités lors de l'enquête et ouvre une réelle porte vers une architecture plus durable, et où l'économie circulaire des matériaux de construction est possible. Sandra et Rafael ainsi que Camille en ont d'ailleurs fait une manière d'habiter et même de vivre, et une philosophie de construction. Elle est pour elleux une condition de l'habité. En plus des avantages de durabilité et de budget, le réemploi apporte une plus-value sur la valeur intrinsèque des objets, introuvable par l'achat de neuf. En effet, ces matériaux ou autres éléments de mobilier ont et racontent une histoire, ils sont uniques et singuliers. Créer une histoire, comme nous avons pu le voir, c'est aussi créer un chez-soi. Cette histoire que raconte l'habitat à travers les éléments récupérés est intéressante et a la potentialité de renforcer, une fois de plus, les relations des habitant.e.s à leur habité. Bien qu'elles restent difficile à mettre en œuvre dans le cadre de l'industrie de la construction, ces pratiques sont de plus en plus appliquées dans des projets architecturaux, les rendant progressivement plus réalistes et accessibles.

Vers une architecture *autoconstruite ?*

À la lumière de toutes ces approches créatives et expérimentales sur l'habité et la construction, il est difficile de ne pas repenser le rôle de l'architecte et sa place vis-à-vis des habitant.e.s. Ne serait-il pas possible de travailler aux côtés des futur.e.s habitant.e.s à tous les niveaux de création d'une habitation ? À la manière des ateliers bermuda, pourquoi ne pas concevoir avec ces personnes, concevoir pour qu'iels soient en capacité de construire, concevoir pour qu'iels puissent s'approprier et habiter pleinement ? L'approche dans le projet en serait grandement changée, mais cela dans le but de créer des architectures plus accueillantes et durables. Travailler aux côtés des futur.e.s usager.ère.s et habitant.e.s, cela modifie également toute une méthodologie de travail, et il faut inventer des solutions

permettant la mise en place de tels processus. De la même manière, travailler en réemploi demande une nouvelle culture du bâti, favorisant la déconstruction à la démolition, de toutes nouvelles infrastructures de stockage, et un travail de dessin bien différent, dans lequel au lieu de travailler avec des standards produits de manière industrielle, on intègre des objets uniques et on compose avec eux, nécessitant des allers-retours entre dessin et recherche de matériaux disponibles. C'est un gros travail à effectuer et une refonte du système, mais heureusement, beaucoup sont prêt.e.s à s'investir dans un tel effort, comme le prouvent les divers architectes, coopératives, entreprises, autoconstructrices, autoconstructeurs, habitantes, habitants, qui s'affairent déjà à la tâche.

Références citées

Besse, Jean-Marc. *Habiter : un monde à mon image*. Paris: Flammarion, 2013.

Breviglieri, Marc. « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité ». *Traçés*, SEATU, Société des éditions des associations techniques universitaires, 29 novembre 2006.

Breviglieri, Marc, et Luca Pattaroni. « Le souci de propriété. Vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois ». In *La société des voisins*, édité par Bernard Haumont et Alain Morel, 275-89. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005. <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.3394>.

Chénin, Mathilde. *Le commun par l'usage : construire et habiter en artiste*. VuesDensembleEssais. Genève: MētisPresses, 2024.

Chollet, Mona. *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*. Paris: Zones, 2015.

Düne, Herman. My home is nowhere without you. Track 1 on *Next Year in Zion*. Source Etc., 2008.

Illich, Ivan. « L'art d'habiter ». In *Dans le miroir du passé: conférences et discours, 1978-1990*, traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp, 64-75. Paris: Descartes & cie., 1994.

Lauwe, Paul-Henry Chombart de. « Appropriation de l'espace et changement social ». *Cahiers Internationaux de Sociologie* 66 (1979): 141-50.

Office fédéral de la statistique. « Taux de pauvreté, en 2022 ». <https://datawrapper.dwcdn.net/1f213c4742795cce0bd824f322c22b11/3/>.

Pattaroni, Luca. « La ville plurielle : quand les squatters ébranlent l'ordre urbain ». In *Enjeux de la sociologie urbaine*, par Michel Bassand, Vincent Kaufmann, et Dominique Joye, 283-314. Lausanne: PPUR, 2007.

Perec, Georges. *Espèces d'espaces*. Paris: Galilée, 1997.

Peter, Claudio et Schweizerisches Gesundheitsobservatorium, éd. *La santé en Suisse - Enfants, adolescents et jeune: rapport national sur la santé 2020*. Bern: Hogrefe, 2020.

Weber, Patrick. « Home/life - A register of adaptations onto an existing architecture ». In *Theory and history of architecture conference, Architheo 15*, 270-81. Istanbul: Hande Tulum, 2015.

Autres références

- Bollendorff, Samuel et Ahoudig Mehdi, réa. *À l'abri de rien*. Paris: BDDP Unlimited. 2011. www.a-l-abri-de-rien.com.
- Ador, Sarah. « À Sergy, nous, l'art et le toit ». Topophile, 22 avril 2023. <https://topophile.net/faire/a-sergy-nous-lart-et-le-toit/>.
- Bouchain, Patrick. *Construire ensemble le grand ensemble : habiter autrement*. L'impensé. Arles: Actes Sud, 2010.
- Briata, Paola, et Gennaro Postiglione. *People Places Practices. The Architect's Filter in Using Ethnography*. Naples: Thymos Books, 2024.
- Chobeaux, François. « Rien ne sert de bâtir, il faut habiter avant ». *Le sociographe* n° 44 (2013): 91-97. <https://doi.org/10.3917/graph.044.0091>.
- Dibie, Pascal. *Ethnologie de la chambre à coucher*. Le livre de poche 4116 Biblio essais. Paris: Grasset, 1990.
- Choppin, Julien, Delon, Nicola et Encore heureux, éd. *Matière grise: matériaux, réemploi, architecture*. Paris: Pavillon de l'Arsenal, 2014.
- Gabriel, Viviane. « Plus de 10 ans après la fin des squats à Genève, des idéaux en héritage ». RTS. [rts.ch](https://www.rts.ch/info/regions/geneve/10918576-plus-de-10-ans-apres-la-fin-des-squats-a-geneve-des-ideaux-en-heritage.html), 4 décembre 2019. <https://www.rts.ch/info/regions/geneve/10918576-plus-de-10-ans-apres-la-fin-des-squats-a-geneve-des-ideaux-en-heritage.html>.
- Gregorio, Julien. « Squats, Genève, 2002-2012 ». Julien Gregorio. <https://www.juliengregorio.com/234/>.
- Heuschkel, Claire. « Autoconstruction : Passé & perspectives ». Énoncé théorique de master, EPFL, 2020.
- hex.ao. « Exploration des usages de l'urbain en transition ». Genève: 2022.
- Keeble, Trevor. « Boundaries, Walls, Thresholds and Doors: Recent Studies into Domestic Spaces ». Édité par Tony Chapman, Jenny Hockey, Donna Birdwell-Pheasant, Denise Lawrence-Zuñiga, Irene Cieraad, Sharon Marcus, Inga Bryden, Janet Floyd, et Akiko Busch. *Journal of Design History* 13, n° 3 (2000): 249-55.
- Menzel, Peter. « Les maisons du monde en photo ». *Courrier International, hors-série maison*, octobre - novembre - décembre 2004.
- Okazaki, Manami. « Dans l'intimité des créateurs ». *Tempura*, printemps 2024.
- Sigaud, Marine. « La pratique de l'auto-construction comme base de mise en place d'une société conviviale ». Mémoire de recherche, Université Grenoble Alpes, 2017.
- Viva - La culture squat*. RTS. <https://www.rts.ch/play/tv/viva/video/la-culture-squat?urn=urn:rts:video:3474276>.
- Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. Traduit par Clara Malraux. Paris: 10/18, 2001.



2025 Oscar Guibentif. Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>) Vous pouvez utiliser, distribuer et reproduire le matériel par tous moyens et sous tous formats, à condition de créditer l'auteur de l'œuvre. Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.



Je souhaite remercier tous.te.s les
autoconstructeur.rice.s qui ont
nourri ce travail en répondant à mes
questions, et sans qui cette recherche
n'existerait pas :

Michel, Sandra, Rafael, Camille,
Yassine, et Mathilde.

Je remercie également tout mon
entourage, qui m'a soutenu et inspiré
tout au long de ce travail.

Énoncé théorique de master
Semestre d'automne 2024-2025

Oscar Guibentif

Professeur | Luca Pattaroni
Directeur pédagogique | Marco Bakker
Mentor | Adien Grometto

